

HEGEL

On a peut-être deviné que, par ces démarches sinueuses, je m'approchais de Hegel. Il y eut des hasards de librairie. Je trouvai les quatre ou cinq volumes d'Esthétique traduits par Bénard, et qui reproduisent plusieurs cours successifs sur ce grand sujet. J'entrai dans un pays neuf, et je compris aussitôt que personne ne m'avait parlé de Hegel comme on l'aurait dû. J'avais senti plus d'une fois une haine et un mépris bien étranges. Peut-être, ainsi qu'Heine l'a bien compris, ce gigantesque professeur a-t-il rendu tout essai de spéculation désormais fort difficile. Et au fait c'est la seule philosophie parmi les plus récentes qui ait entamé l'avenir. Ce sérieux massif déplaisait-il par les mêmes causes que l'Allemand au Français? Est-il vrai que nous sommes légers et vaniteux? Je n'en sais rien, puisque, comme on vient de voir, je regarde au métier ou bien au fleuve; cette méthode ne peut saisir la patrie.

Herr, avec qui je n'avais eu jusqu'alors que des querelles d'écolier, passait pour le mieux instruit des Hegeliens. La guerre l'avait rendu plus doux. Il avait accepté les Quatre-Vingt-Un Chapitres; il avait loué sans réserve le Système des Beaux-Arts. Il était curieux d'avance des

Idées et des Ages, mais il ne les vit point. De ces temps-là on me rencontra souvent près du célèbre bureau où se trouve maintenant l'homme de marbre. Il ne me cachait point que ma constance radicale lui inspirait de l'estime. Il avait connu trop de renégats, et jamais ne pardonna à aucun d'eux. Cette amitié tardive, et toute bonne, explique que je lui demandai conseil au sujet d'un cours sur Hegel que j'osais entreprendre; et c'était dans les premières années de la paix. A ma surprise il m'exhorta à oser. Sans doute savait-il par une profonde étude que Hegel était assez fortement construit pour être toujours reconnu; et d'ailleurs il savait aussi que nul auteur n'avait été plus trahi, tiré en tous sens, et déchiré que celui-là. Il jugea que je le réhabiliterais en France, et ne se trompa point. Il m'assura que les traductions existantes suffiraient, pourvu que j'eusse sous les yeux le texte allemand de l'Encyclopédie, qui est en effet une armature solide, et qui doit préserver de toute erreur grave.

Personne que je sache n'avait jamais dit ce qu'on doit dire de Hegel, son système mis à part. C'est à savoir qu'il suffit d'ouvrir n'importe où la Philosophie de l'Esprit, ou l'Esthétique, ou la Philosophie de la Religion pour trouver aussitôt une précieuse idée que l'on peut suivre, et qui bientôt illumine. Exemples. Vous tombez sur l'opposition du maître et de l'esclave, et si vous lisez seulement dix lignes, vous pressentez que vous tenez une des clefs de l'histoire. Car entre ces inégaux la situation est inégale en un tout autre sens; l'un est placé pour ne rien apprendre, ne rien comprendre, et tout oublier. L'autre par nécessité fait provision de savoir, de jugement et de vertu. Il suffit de lire la formule: « L'esclave devient le maître du maître, et le maître devient l'esclave de l'esclave » pour être renvoyé à mille exemples familiers, d'où il résulte

déjà que le monde des inégalités bascule sans cesse, et que le riche devient pauvre aussi sûrement que le pauvre devient riche. Mais creusez au centre de l'idée, autrement l'expérience vous déportera d'exception en exception. Ou bien vous lisez le Combat, un titre qui intéresse tout homme; et vous découvrirez aussitôt des merveilles, à savoir que l'homme pensant (le Moi) ne peut découvrir un autre homme pensant sans s'indigner aussitôt de cette prétention qui menace son propre empire. D'où le défi et le champ clos. Ceux qui ne peuvent discuter sans mouvements violents doivent comprendre qu'il faut payer cette offense, ce qui est conduire la violence jusqu'au bout. L'autre a le droit d'exiger que ce jeu soit joué franchement, et non perfidement. L'homme ici est percé à jour. Et peu m'importe pour commencer que cette reconnaissance d'un Moi par un autre Moi soit un moment du système, et une application de la dialectique hégélienne. Car une idée n'est pas un trésor en soi. Une idée c'est un moyen et un outil. Je ne jure de rien. J'essaie une clef et puis une autre. Ce qui ne veut point dire qu'on puisse former des idées n'importe comment. Je l'ai expliqué déjà. Je mets d'abord les systèmes en pièces, ce qui veut dire que je m'exerce à comprendre dès que l'occasion s'en trouve. Si je trouve dans les leçons d'esthétique que Jupiter a vaincu « les dieux de boue et de sang », cette idée est déjà un moyen d'investigation dans la masse des religions, où d'abord on ne voit point passage. Et sur la Magie, ou religion immédiate, je trouve encore que le Magicien est un homme qui essaie de mouvoir toutes choses comme il meut son propre corps. Certainement suivre cette définition, qui est de belle apparence, avouons-le, cela vaut mieux que de se perdre dans les exemples du sociologue, exemples qui d'ailleurs sont aussi dans Hegel. J'insiste un

peu parce que l'erreur presque inévitable, qui est plutôt hausse manœuvre, est de vouloir digérer d'abord La Logique, qui n'est qu'une critique de la métaphysique abstraite, ou, si l'on veut, de la transcendance. Mais encore est-il que le célèbre jeu des trois termes, thèse, antithèse et synthèse est par lui-même plein de résonances dès que l'on a un peu étudié; et qui n'a point pris son parti des contradictions se condamne à n'avancer jamais. Dès que l'on voit paraître l'invincible Pyrrhon, on sent bien qu'il faut passer outre, et juger au lieu de disputer. D'autant qu'en cette Logique de Hegel on trouve toute la logique connue, et on la trouve mise en ordre de façon que la Logique transcendente est alors une suite de l'ancienne logique, ce qui, à première lecture, devrait faire prendre au sérieux un tel mouvement dialectique, qui conduit de la science antique à la moderne. D'autant que l'on sent bien, à moins d'être tout à fait ignorant, que les erreurs des anciens n'ont pas été inutiles, et qu'il faut de toute façon en passer par là, et se tromper avec eux par méthode. Je veux avertir qu'il n'y a point de difficultés insurmontables dans la Logique de Hegel.

Mais je dis mieux. Je dis que, quand on buterait sur deux ou trois passages, la marche de l'ensemble est assez claire pour que l'on soit curieux de la suivre. Et cette marche nous conduit de l'abstraction à la nature, ce qui est le mouvement de toutes nos pensées sans exception. Ce n'est pas que la Logique soit simplement niée. Elle est, selon l'expression de Hegel, à la fois niée et conservée. Provisoirement, me disais-je, je puis comprendre que la Logique n'est pas vraie toute seule, qu'elle est plutôt un chemin vers le vrai, ce qui est de bon sens.

J'avoue que la Philosophie de la Nature effraie le lecteur à plus juste titre. Et je voudrais rassurer déjà le

lecteur de bonne volonté, comme je me suis rassuré moi-même. La Logique toute seule ne conduisant qu'au vide des formes, il faut se jeter dans la Nature, mais essayer pourtant de la lire d'après les abstractions élaborées, qui sont pour nous l'esprit. Ce qui revient à retrouver des traces d'esprit dans la nature. Et qu'a-t-on jamais fait d'autre? Seulement alors qu'Aristote jugeait que les astres étaient dieux et suivaient le cercle, seule courbe digne des dieux, Hegel serre de bien plus près la nature des êtres, qui, à première vue, se divise en deux classes, l'inorganique et l'organique. Et il est pourtant vrai que tout le monde organique est comme un miroir brisé où l'esprit se reconnaît un moment, et puis se perd. L'idée que les animaux pensent est une idée à prendre ou à laisser; ceux qui la laissent sont accusés de paradoxe. Alors faut-il la prendre? Ce n'est toujours pas une proposition folle, quoique nous nous jetions par là dans une sorte de poésie ou de mythologie. Je laisse l'inorganique, dont l'interprétation d'après l'esprit immanent n'est évidemment que péril, quoique le cristal, par exemple, ait toujours signifié aux hommes qu'il y a quelque passage du vivant à l'inerte, et un grain de vie peut-être dans tout. On ne s'effraie pas de Leibniz. On devrait bien moins s'effrayer de la Philosophie de la Nature, si évidemment destinée, comme la Logique même, à être laissée derrière nous. Laissee, mais reprise. Et quoi d'étrange à cela? Nous arrivons tout naturellement à l'homme, qui est aussi nature, et le plus pensant des animaux; mais animal, ne l'oublions pas, et nature, ne l'oublions pas. Il s'agit maintenant, sous le titre de Philosophie de l'Esprit, de penser l'homme naturel, en partant des conditions de nature, ordonnées tant bien que mal selon une sorte de dialectique aventureuse. On n'a pas le choix. Ou bien alors il faut revenir à l'étude

du Moi pensant et des formes de pensées, ce qui serait recommencer la Logique. Disons en bref que Hegel nous propose de chercher maintenant l'Esprit dans l'histoire humaine, laquelle est très évidemment animale et cosmique; et voilà pourquoi la Philosophie de l'Esprit ne recommence pas la Logique.

HEGEL ET HAMELIN

Afin d'éclairer mieux ce passage, je veux dire de le rendre difficile, je reprendrai le système d'Hamelin, qui de premier abord ressemble à celui de Hegel, quoiqu'il en diffère par l'ordre des catégories. Et cette différence n'empêche point de remarquer que l'ordre, dans ces deux auteurs, est de l'abstrait au concret, et va à conquérir l'homme et le monde en partant d'une série de formes vides. Et je suis assuré que cette marche est la seule et la vraie. Car ce n'est pas dans l'expérience que l'on retrouvera jamais les pures formes; et, sans les pures formes, l'expérience écrase l'esprit. Je crois donc que tous deux sont partis d'un juste pas; et même Hamelin a ajouté quelque chose à la sévérité initiale, en voulant partir de la relation même, selon laquelle un terme quelconque appelle son opposé. Je trouve aussi un progrès d'Hegel à Hamelin en ce que ce dernier substitue l'opposition à la contradiction, ce qui écarte une nuée d'objections; car j'ai entendu dire et j'ai lu que, du moment que Hegel pensait la contradiction, il fallait le laisser, attendu que penser la contradiction c'est l'absurde même. Or Hamelin a très bien vu que les oppositions comme un et plusieurs, repos et mouvement, être et non-être, ne sont point des contra-

dictions à la rigueur, mais bien plutôt des corrélations. La contradiction à la rigueur se trouve renvoyée jusqu'aux problèmes de l'action, où il faut choisir entre oui et non (par exemple rendre une bourse ou ne la rendre pas); et cet insoluble en théorie termine le système et commence le monde. J'abrège ici, et qu'on me le pardonne; je ne traite point directement d'Hamelin, attendu qu'il n'est jamais entré dans mes pensées, et je veux maintenant dire pour-quoi.

La déduction d'Hamelin le conduit de la relation, à travers nombre, temps, espace, causalité, finalité, à la conscience libre, c'est-à-dire à l'homme comme il est. Or ce n'est pas ainsi que l'homme est né, et ce n'est pas non plus ainsi que l'espèce humaine a écrit ses pensées. On devine et on retrouve dans cette double histoire, des rêves, des contes, des légendes, des folies, des batailles, enfin autant de boue et de sang qu'on en peut inventer. Ici Hegel est plus hardi, et se jette mieux dans le problème. Sa Logique le mène au monde; mais c'est que la dialectique de l'être le conduit à la relation pure, au point où l'esprit se perd dans le vide des formes, de façon que le tout vrai soit le tout faux; la solution de cette opposition est l'idée réelle, qu'il nomme Idée. Par exemple l'idée du crocodile dans le crocodile est une idée réelle; aussi l'idée de Socrate en Socrate. Tel est le moment dialectique du saut dans le monde; et il faut aller à l'extrême monde, enveloppé d'écaillés, énigmatique, impénétrable par cela même qu'on y devine l'idée. Désormais l'immanence est la loi de la pensée, et il ne sera plus permis de séparer l'être et l'idée. Par exemple l'idée du Peuple Romain n'est pas l'idée que je m'en fais; non, c'est l'idée même qu'il finit par produire au jour, par ses actions, ses mœurs, sa constitution, la notion de droit

romain, et choses semblables. Et le point important dans Hegel, c'est qu'on ne peut deviner de telles idées réelles qu'en face de la chose. C'est ainsi qu'un Romain ne pouvait dire d'avance ce que la République penserait de l'Asie Mineure ou de la Gaule. Non. Mais les légions avançaient, les négociateurs suivaient, la Paix Romaine s'installait; la loi romaine composait avec l'usage. Et de même Socrate, en sa réelle et unique vie, ne pouvait faire le projet de ses combats, de ses résistances, ni même de ses entretiens; encore moins de sa mort. Mais il inventait sur le moment même une nouvelle manière d'être encore Socrate, ou mieux une manière qui développait le vrai Socrate. Maintenant si l'on regarde en arrière dans l'histoire des Romains, ou dans l'histoire de Socrate, ou dans l'histoire des religions, on y retrouve de toute évidence l'esprit. Les problèmes qui se posèrent à Socrate, à César, à Jésus, furent des problèmes d'esprit. Il venait un point où, par la pression des événements, on découvrait qu'on ne pouvait plus penser comme on avait pensé, que les pensées se battaient entre elles, qu'il fallait surmonter cette contradiction; et ce mouvement, qui était de dialectique réelle, et non plus de dialectique abstraite, était la vie même d'un peuple, d'un homme, de toute l'histoire. Car celui qui ne fait que céder à l'événement, c'est mourir. Un peuple vit en inventant sa constitution, sa police, son droit, ses prisons; et toujours on retrouve dans cette histoire vivante une opposition surmontée, c'est-à-dire un terme supprimé et conservé; telle est l'essence de la tradition. L'armée romaine est une armée parce que nouvelle elle est toujours l'ancienne. Et ce qui fait une loi civile réelle, c'est qu'elle change en conservant, comme le montre la jurisprudence qui ne fait qu'enregistrer les jugements réels, dont chacun (interrogez un magistrat)

surmonte comme il peut la contradiction inévitable entre le droit et l'équité. Par exemple, dans les questions d'accession (je bâtis un hangar sur une ferme dont je suis locataire), il est évident que nul ne peut s'enrichir aux dépens d'autrui, et aussi que nul ne peut détruire une richesse commune, et pourtant que le droit du propriétaire est d'user et d'abuser. Ces jugements, qui sont les vrais jugements et les seuls jugements, finissent par produire de leur masse une pensée neuve qui n'est de personne. De même les constitutions réelles ne sont de personne. Pensez ici à la Constitution Anglaise et à la nôtre, et comparez-les aux notions que l'on peut former de la Monarchie et de la République; ce ne sont que des fragments d'une Logique. L'opposition entre la force et le droit, entre l'ordre et la liberté, entre le capital et le travail, ne peut être résolue par logique; ou plutôt ce genre de solution est dite utopique; à bon droit, car elle n'a point de lieu. Cependant les rois, les juges et l'opinion ne cessent de surmonter de telles contradictions, ce qui au reste en fait naître d'autres; et voilà des pensées vivantes et agissantes.

Il est plus difficile de comprendre tout à fait comment Socrate a résolu pour son compte ses propres impossibilités (Obéir aux lois et résister aux lois). Essayons de percer l'apparence. On voudrait dire qu'ayant trouvé une pensée vraie il boit la ciguë d'après cette pensée. Mais non. Ce Socrate-là n'a pas vécu. Le vivant Socrate a pris la coupe, a fait libation aux dieux, seulement en intention, car le bourreau n'avait pilé de ciguë que juste ce qu'il en faut pour tuer un homme; et Socrate a bu, ce qui a jeté dans Platon absent des idées désormais invincibles; et c'est ainsi que les pensées de Socrate ont percé toute l'histoire. Une seule fois et pour toujours Socrate

est mort. Décius est mort. Jésus est mort. « Avec la mort, dit Hegel, commence la vie de l'Esprit. » Je cite exprès ce mot obscur afin de faire entendre les sonorités propres à ce grand système. Si l'on a le moindre doute sur l'interprétation que je donne ici, il faut chercher dans la Philosophie de l'Esprit l'article du Droit, ou bien l'Esprit d'un peuple. Je veux qu'on s'exerce pour ou contre Hegel tel qu'il est. Les Marxistes ne cessent de manquer à cette règle; et peut-être Marx lui-même y a manqué. Aristote injuste à l'égard de Platon, Spinoza à l'égard de Descartes, Marx à l'égard de Hegel. C'est une sorte de loi que l'admiration se change en colère; et j'aperçois qu'il y a une dialectique des émotions, dialectique sourde et aveugle.

En quoi sourde et aveugle? C'est que la pensée d'un crocodile ou d'un loup ne peut être devinée; c'est que la pensée d'un homme ne le peut pas être non plus tout à fait. Il faut regarder à la mécanique existence, qui ne cesse de broyer les êtres, de les déformer, de leur proposer d'autres énigmes que les leurs, et la route est barrée. Comment l'homme se tire d'affaire devant le danger extérieur, c'est toute l'histoire. Après cela, on peut bien dire que Hegel est idéaliste (« Tout ce qui est rationnel est réel; tout ce qui est réel est rationnel »); on peut le dire, mais c'est très mal dit. L'idéalisme a sa place dans le système; mais l'idéalisme est un moment dépassé. Plus clairement disons que le monde est présupposé tout rationnel (c'est ce que chacun fait), mais qu'il n'est point connu tel; et que les raisons ou idées qui meuvent l'histoire sont toujours marquées de terre, tirées de la terre, et de la chair, et des plus humbles besoins, qui sont toujours les plus puissants. Marx a donc bien retiré de son Hegel l'idée capitale du Matérialisme Historique ou, pour

parler autrement, de dialectique matérialiste. Et qu'importe? L'esprit est le grand voleur.

Je juge donc que Marx est hégélien par la dialectique, et bien plus qu'il ne croit. Mais, à considérer les courants réels, et l'impulsion reçue de Hegel par tout notre temps, l'idée Hégélienne que Marx a reçue, élevée et lancée de nouveau dans le monde c'est l'idée du changement perpétuel. Cette idée est mystique. Ce n'est pas une raison pour ne pas la dessiner exactement. Mystique ne veut pas dire nuageux. Pour mieux saisir cette idée, retrouvons l'immanence, qui est le grand secret dès qu'on a fait le saut de logique à nature. L'esprit est universel; cela la Logique le montre, et toute logique le montre; et à vouloir refuser cela, on refuse toute forme, et son propre esprit. Seulement cette métaphysique est seule avec elle-même; elle n'explique pas le moindre mouvement. Au contraire la philosophie de l'esprit, celle de l'art, celle de la religion révèlent que l'esprit universel est au travail dans le monde, se cherche en tous les êtres, en tous les hommes, en tous les peuples, se cherche, se trouve, et se dépasse. Le monde étant ainsi comme le rêve de Dieu, il est évident, par diverses raisons, que jamais le monde n'arrivera à exprimer l'esprit. Toujours la mort fermera la bouche avant que la bouche ait tout dit. Toujours la petite mort à chaque instant ferme l'idée, la durcit, l'use, la tue. Ou bien, pour parler autrement, l'esprit n'est pas un magasin d'idées; l'esprit vrai n'est pas une somme de vérités; l'esprit vrai c'est l'esprit à sa naissance et renaissance; c'est l'esprit qui détruit pour sauver. Dynamisme, tel est le mot qui convient pour exprimer l'ardeur hégélienne. Certes cette ardeur de mourir pour revivre est en Hegel; personne ne le nie. Imiter Dieu c'est dépasser tout et encore tout; dépasser Dieu, si on pouvait.

Je vois bien l'idée, et même je la rends pratique en moi autant que je peux. Je n'y entre point. Si jamais j'ai écrit quelque chose d'utile, j'ai écrit une Statique, et non une Dynamique. Il est donc profondément vrai que je représente, à ma manière et de ma place, les éléments de stabilité et de conservation. Je ne crois guère à l'histoire ni au progrès. J'aperçois plutôt que, par la structure immuable de l'homme, tout revient le même sous d'autres noms; le même, autant que le lent refroidissement de la planète le permet. En quoi je suis encore hégélien; car, que l'on ait toujours le même durcissement à vaincre, cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas le vaincre. Seulement je ne suis pas possédé par la mystique du changement pour le changement. Je me mets, comme je dis souvent, au pas de la vache, et j'aime la révolution insensible qui en apparence nous remet dans la même ornière; par exemple que la petite propriété sauve de nouveau la propriété, voilà à mes yeux le mouvement humain, et je veux bien dire le lent retournement de l'esprit. Je m'explique ici tant bien que mal. Ces positions extrêmes de la philosophie n'ont pas l'importance que l'on croit. De l'esprit absolu je ne pense rien, que mes pensées.

ENCORE HEGEL

Je fis donc trois fois, de 1920 à 1930 environ, un cours sur Hegel, assez ample puisqu'il occupait tous les samedis d'une année. La première fois, et quoique je ne manquasse pas de courage, je n'arrivai à retracer que la table des matières de cette immense philosophie. Mais dans la suite je m'y pris mieux. Cependant la masse des élèves augmentait d'année en année. Le troisième cours sur Hegel, je m'en souviens très bien, eut lieu dans la grande salle de dessin géométrique, larges tables et grande allée au milieu. Il s'y trouvait environ 75 élèves réguliers, plus un bon nombre de normaliens, parmi lesquels se glissaient quelques amateurs, dont un jeune banquier qui profitait de la semaine anglaise pour venir entendre les oracles. Je ne sus ces choses qu'ensuite; je n'avais pas de regards pour cette sorte de foule, et pourtant j'en étais très près. Comme l'acoustique éteignait la voix, je me promenais dans l'allée centrale, je faisais lire des pages choisies d'avance parmi les plus obscures, et je les commentais sans beaucoup les éclaircir, mais du moins en les retournant par le fond, et en y cherchant toujours quelque résonance avec nos propres pensées. Et remarquez que nos propres pensées sont naturellement assez obscures pour que le Hegel le plus hardi soit encore clair à côté. La jeu-

nesse trouvait là évidemment ce qu'elle cherchait, c'est-à-dire une sorte de poème de l'esprit. C'était à peu près le contraire d'un cours sur Kant; mais je ne me souciais pas de ces apparentes contradictions. Je suivais ma règle, qui est de ne jamais faire d'objections, mais de prendre mon auteur comme un fait humain considérable. Et en vérité je ne vois pas pourquoi on ferait plutôt objection à Platon ou à Hegel, qu'à Virgile ou Homère. J'étais à cent lieues de la méthode Sorbonnique.

Cela n'était pas bien vu. Il arrivait des téléphonages stratégiques. « M. le proviseur, disait l'Ecole Normale, il est parti au moins trois élèves que l'on soupçonne d'aller au cours d'Alain. Voulez-vous enquêter là-dessus et me donner réponse? » Le proviseur transmettait au censeur, qui s'en moquait bien. Les choses allèrent ainsi au moins pendant une année. Mais il faut croire que la Haute Direction se fit enfin prendre au sérieux. Cette mode (ainsi disait-elle), cette mode passa. Le lecteur voudra peut-être croire que je ne m'intéressais guère à ces choses. Mais de toute façon je jouais, que je le voulusse ou non, le personnage qui ignore ces choses. Pour en finir de cette petite guerre qui fait penser au Lutrin, j'eus encore d'autres fois et jusqu'à la fin de mon enseignement, des preuves comiques de cette panique qui avait gagné jusqu'aux plus considérables des maîtres à penser. Je n'ai pas l'intention d'écrire un nouveau Lutrin. J'espère avoir évité le ridicule de me poser jamais en important. Toujours est-il que les circonstances me détournèrent d'entrer dans le jeu des rivalités. Ce que je pense à ce sujet, c'est que je convenais tout à fait dans le plus haut poste de l'Enseignement Secondaire, et que l'Enseignement Supérieur est un travail que j'aurais peut-être bien fait, mais que je n'ai jamais essayé.

Ce que j'entends par là, il faut maintenant que je l'explique, non pas seulement par des différences de forme, comme critique des textes et revue des interprétations, mais par une différence plus profonde. L'enseignement supérieur correspond à l'âge mûr de nos pensées; il fait la récolte et vanne le blé. Nous autres nous semons. Mes élèves arrivaient justement à l'âge où l'on ne sépare pas poésie et pensée, et où l'on s'applique de tout son cœur aux énigmes sonores. Le Coup de dés de Mallarmé, dont j'ai dit quelque chose, est une de nos énigmes extrêmes. Lagneau m'avait rendu vénérable son Clarum per obscurius; aussi en un certain sens je dédaignais d'être clair. Je me souviens qu'un jeune camarade, disciple aussi de Lagneau, retrouvé après plusieurs années, me disait : « Ne te crois pas obligé d'être obscur. » On pense bien que je répondis tumultueusement. Mais enfin qu'avais-je à répondre?

Hegel me sert d'exemple. Est-ce que je crois ce que Hegel nous enseigne, que Dieu est l'esprit absolu, que Dieu est immanent, que Dieu est le vivant et qu'il se manifeste dans ce monde, et qu'à mesure qu'il pense (qu'il se pense lui-même sans fin) les événements spirituels se déroulent? Je reconnaissais mon Aristote, et cette concordance me prouvait que je n'avais pas mal compris Aristote. Mais enfin quand je me haussais jusqu'à l'acte pur, quand j'expliquais la célèbre « Pensée de la pensée », qu'est-ce que j'espérais? Et de même quand je retrouvais dans Hegel le Vivant Parfait, régulateur de toute vie, de toute pensée, et de toute histoire, est-ce que je me sentais pris dans le songe de Dieu? Oui certes, mais seulement par méthode, et de la même manière que j'aimai toujours mieux chercher des idées dans Homère que dans Kant. Kant est le maître d'école, et béni soit-il. Béni soit

le désert de Kant. C'est là qu'on apprend la probité de l'esprit, et il faut l'apprendre encore et encore. Mais nous sommes pourtant d'étranges marsupiaux qui courent à leur mère Nature et se cachent dans ses plis chauds; c'est là que nous dormons, c'est de là que nous nous réveillons. Le vrai de Hegel comme je le comprenais, ce n'était pas que le monde humain était arrivé à une phase de son histoire où certaines superstitions n'avaient plus de lieu. Mais bien plutôt je ne voyais que superstitions dans nos pensées à leur premier état. Comte m'avait averti là-dessus, Comte qui est notre Hegel, et qui disait de Hegel, sans le bien connaître : « Qu'est-ce qu'il veut dire avec son Esprit? » Je comprenais que le progrès à travers les arts, les dieux et les philosophies était à refaire à chaque essai de conscience, et que, par cette traversée ou remontée de bas en haut, nos pensées réelles se distinguaient de nos pensées apprises. C'est d'après cette vue que je pouvais prendre l'obscurité comme une méthode d'éveiller l'esprit. Et encore maintenant, et pour moi-même, je tiens beaucoup à rester d'abord sur le point d'obscurité, et même à m'assurer de lui, si je puis dire, par la méthode des transformations aveugles, qui explorent tous les côtés de l'obscur. On explique toujours trop tôt, et on perd alors quelque chose qui est infiniment plus précieux que tout résultat, c'est l'élan et la foi. Car une certaine obscurité qui nous touche, qui nous est parente, promet absolument, et par ce que nous nommons beauté, des pensées dont nous pourrions jurer; au lieu que la clarté prématurée rend presque stupide, par le sentiment que nous avons alors de ne point penser avec nous-mêmes; et plus d'une fois ce sentiment m'a poussé à un parler trop rapide et d'ailleurs exténuant. Mais je sus bientôt comment me tirer de cette misère intellectuelle. Et je crois

que j'en tirais aussi quelquefois mes jeunes amis. Cette méthode suit souvent l'humeur. Elle rebondit sur les écrits profonds que l'on reçoit quelquefois (plus souvent que vous ne croyez) dès que l'exercice de la rhétorique donne au disciple le moyen de s'exprimer tout. Elle se plaît à répéter sans expliquer, méthode magique. Et pourquoi non? La magie est humaine aussi. La poésie est humaine aussi. Ceux qui ont un peu lu Schelling reconnaîtront ici la substitution du goût à la preuve, qui fit la fortune de ce Mage éminent. Mais comme dit Heine dans son Allemagne, quand on eut entendu Hegel en ses puissantes suites si bien ordonnées, on laissa Schelling. Et puisque l'histoire de la philosophie ressemble à l'histoire de nos pensées, je dirai qu'il faut toujours passer de Schelling à Hegel, comme aussi de Fichte à Schelling; ce dernier passage est de la Logique du devoir être à la nature; et il est dans Hegel comme j'ai dit; et le passage de Schelling à Hegel est dans Hegel aussi; après avoir nagé dans la nature et y avoir fait si j'ose dire le phoque et la baleine, il faut revenir à l'esprit. Et non pas une fois, mais je dirais mille fois. Mille fois en une minute peut-être nous laissons la logique, nous plongeons, nous remontons. Hegel a finalement raison; et toutes nos pensées sont en devenir depuis le bas, et plongent et replongent dans la nuit originare. Qui ne se rajeunit pas dans ce mouvement vieillit terriblement vite. Le vieux, c'est le sceptique. Je lui reproche d'assembler de faux nuages. Il y a bien assez de nuages.

C'est assez sur les profondeurs de Hegel, qui encore une fois ne sont que des passages. Mais je trouvais encore plus à apprendre en ce qu'il enseigne de l'Art et de la Religion, où presque toujours sans retourner aux cavernes de la Philosophie de l'Esprit, il emporte l'auditeur par ses

divisions merveilleuses, et par un ordre qui se prouve en se montrant. Toute l'histoire humaine paraît dans ces grandes fresques.

J'étais pourtant étonné et presque choqué de ce qu'il disait de l'Art, qui était maintenant selon lui presque tout au passé. Nous étions donc, me disais-je, arrivés maintenant (nous, c'est-à-dire les peuples modernes) à la philosophie par la religion. Hélas! Les journaux répondaient, et tous les tyrans renouvelés de l'antiquité répondaient. L'art répondait aussi, et noblement. Non, nous n'étions pas à un certain point de progrès, et même nous n'y serions jamais. Car ce n'est pas seulement l'Humanité qui doit commencer par l'art, venir à la religion, et surmonter la religion par la philosophie. C'est tout homme qui doit recommencer cette belle course, et la recommencer en chacune de ses pensées. Ici je n'étais plus hégélien. Mais que m'importe? Lui-même, et une fois de plus par opposition, m'a jeté dans son contraire, mais plein de la force antagoniste. Ainsi j'apercevais tout à fait autrement l'ordre et la suite des religions. Car, si les arts et les religions étaient de puissantes images du vrai, il fallait donc y redescendre toujours, et s'en échapper toujours. Les Dieux doivent beaucoup à Hegel. Mais d'autres pensées encore devaient m'orienter par là.

Je fus plus promptement ramené à ce que je crois la droite politique. Il y a une politique hégélienne qui nous détourne d'occuper des positions et d'y construire; nous pouvons à peine y camper. Rien ne demeure. La justice d'hier est l'injustice de demain. Il faut apercevoir les contradictions, et les résoudre en les dépassant. Très bien. Mais si, repliant l'histoire sur elle-même, j'interprète ce progrès sans fin d'un Homme Mythologique comme un progrès recommencé sans fin en chacun, je lis un peu

autrement l'histoire qui se fait. J'aperçois que la partie explicite et claire de la politique est destinée à promptement périr, que la politique soit Monarchiste ou Démocratique, Religieuse ou Athée, Capitaliste ou Communiste. Aussi faut-il revenir à la terre, à la nécessité inférieure, à l'expérience du moment, et retremper là les grands outils idéologiques. Et je crois que Lénine et Trotsky ne l'ont pas mal fait, sauvant leur politique de moment en moment; et Staline, autant qu'on peut savoir, ne les continue pas mal, comme on peut deviner d'après sa politique agraire, si étonnamment adaptée aux difficultés. Comme on comprend alors les colères et excommunications de leur Sorbonne, car ils en ont une! Mais moi, citoyen occupé à défendre mes libertés, que puis-je tirer de ces grands exemples? En gros ceci, que les libertés étant en péril, soit par les guerres, soit par les crises de l'industrie et du commerce, soit par les querelles civiles, il ne s'agit jamais d'ajourner les libertés à un temps meilleur (il n'y a point de temps meilleur); mais il faut les sauver dans la tranchée même, j'entends au plus près des obstacles, et par des mesures ajustées aux métiers. Par exemple les ministres s'avisent de temps en temps que les syndicats sont impossibles à supporter. La vraie politique est de leur faire place et même honneur; eux-mêmes alors trouveront leurs limites. Je m'arrête là. Mais toutefois je renvoie le lecteur une fois de plus à la Philosophie de l'Esprit, section de l'Esprit Objectif, chapitre de la Vie Urbaine, laquelle vie urbaine repose, dit Hegel, sur deux principes sortis de terre et souillés de terre, la corporation et la police. Qui ne remonte point jusqu'à cette manière de penser sera aveugle en politique.

DESCARTES

Cette philosophie de Hegel me plaît; toutefois je ne la prends pas tout à fait au sérieux. La communion avec l'esprit de la terre n'est que d'un moment; ce n'est qu'un élan poétique. Et, pour bien dire, je ne crois pas plus à Hegel que je ne crois aux contes; on verra que c'est encore beaucoup. Descartes m'a donné moins de bonheur, mais plus de sécurité. C'est sur lui que je vais m'appuyer maintenant, si je veux faire entendre comment mes pensées arrivèrent à satisfaction. L'étude de Descartes était de métier pour moi comme pour tant d'autres, et je ne fus guère d'année sans lire et expliquer les Méditations, les Règles, et les Passions; on n'ose guère toucher au Discours de la Méthode qui est trop connu, et assez impénétrable; mais les Principes m'ont toujours ravi; j'ai tenté d'imiter ce pas de l'explorateur et cette tranquillité de l'homme qui a ses outils et ses armes sous la main. Mais enfin l'homme est secret et difficile. Il pense en solitude, et pour lui-même, et il n'a point du tout la noble passion de convertir. Aussi n'eut-il point de disciple, j'entends dont il ait pu se tenir content. On ne sait rien de son art de croire, ni rien de sa promptitude à se con-

cilier. Il craignait la franchise comme une passion et une obstination. Aussi fit-il beaucoup pour n'avoir point de contradicteurs; et son ouvrage en langue vulgaire, la Méthode, ne se donne point du tout pour conseiller; mais plutôt il raconte l'histoire de son esprit, et qu'on en pense ce que l'on voudra. Cette indifférence ou presque, à abandonner ceux qui demandent force, est un trait que je puis comprendre. Aussi, à force de contempler le fameux portrait de Hals et les reproductions que j'en ai, j'ai fini par reconnaître le janséniste, produit national, sujet rebelle quoique soumis, inattaquable et soupçonné, en qui l'hérésie est présente et repoussée, et qui voit clair aux confessions. Aussi n'en fait-il point, ni commerce de salut, ni vente d'indulgences, quoiqu'il en achète. Et c'est un homme terrible à prendre pour maître. Son œil semble dire : « Encore un qui va se tromper. »

C'est pourquoi j'ai voulu l'observer de côté et sans qu'il s'en doute, si je puis dire. On connaît peu de lui, mais ses traits sont vifs. Sans mépriser le monde, toute sa vie il fit retraite comme un moine. Sa jeunesse il la passa aux armées, fort peu différent, quant aux sentiments, des mercenaires qui servaient un parti et puis l'autre en ce temps de confusion. A-t-il cherché le péril et les hasards comme une condition de santé? S'est-il accommodé de la paresse militaire, lui qui, en son jeune temps, aimait à se lever tard, et peut-être à réfléchir longtemps sans s'éveiller tout à fait? Je le croirais bien. C'était un homme vif, impatient, irritable en son réveil; très indolent aussi, peut-être par étude, et incapable d'allonger la main vers une vérité qui fuyait. Ce Breton né en Touraine a laissé beaucoup de frères parmi nous, beaucoup de Descartes d'un moment qui ne se piquent de rien. J'ai connu, trop peu de temps, à la guerre, un vieux commandant jansé-

niste et polytechnicien, qui savait tout et qui ne croyait rien, hormis l'incroyable. Son courage ne tremblait pas; je ne sais s'il aimait son pays; je n'en jurerais pas; à coup sûr l'ennemi lui était indifférent, jouant son rôle d'ennemi comme l'ortie pique. Fraternel et froid. Je vois encore ses yeux pâles. Les hommes l'adoraient. Ce n'est pas Descartes; rien n'est Descartes; mais enfin c'est le moins étalagiste des hommes que j'ai connus. Il est un de ceux qui m'ont appris à retenir mes mouvements de jeune chien. J'ai su que l'affection ne résout rien.

Soit. Mais Descartes? Il faut encore une fois que je règle mon pas sur le sien. Péguy, que je n'aime point trop, l'a nommé « ce cavalier français qui partit d'un si bon pas ». Cela est bien dit; mais Péguy était trop bon pour être bon. Je ne vois pas un Descartes socialiste. Je sens, en ce froid Descartes, que le salut ne se fera pas par la poignée de main. Par salut j'entends justice et santé de l'âme, comme tout le monde, et dans cette autre vie qu'est cette vie dès qu'on se soucie de son âme. Or Descartes se soucie de son âme; toutefois d'étrange manière. Il l'em-mène à la guerre pour commencer, et je suppose pour la détourner à jamais d'une certaine manière de se séparer du corps; et tel est bien le péril de penser, le principal péril de penser. Mais quant à la séparation de l'âme et du corps, notre soldat est le héros de cette opération violente. Et là nulle mollesse; ce n'est plus le temps de rêver. Il s'agit de transpercer l'imagination, de tuer les spectres et les rêves, et par cette manœuvre stratégique qui saisit l'imagination dans le temps qu'elle est vraie. Au coin du feu, mon fauteuil, mes pincettes, toutes ces choses hors de doute, et moi tranquille, sans passion, sans souci, assuré de mère nature, et reconnaissant comme un chien de foyer, il faut que je refuse tout cela, se dit-il. Comme

je refuse une conversation avec mon chat; car c'est là même difficulté. Et je dois penser que l'âme des bêtes s'envola pour toujours ainsi que l'âme du monde, devant le moulinet de l'épée. Tel est le sens du doute absolu. Il n'y a point de plus grave erreur que de juger que ce doute est feint. Il n'y a pas aussi d'erreur plus commune, parce que peu d'hommes jouent ce jeu sérieusement. Lagneau m'a beaucoup éclairé par souvenir; car il finissait par dire que le scepticisme est le vrai; et selon mon opinion c'est à quoi on ne pense jamais assez, et ce qui meurt de ne pas penser cela, c'est l'âme. L'âme meurt de croire le croyable. Platon disait déjà et pensait une telle chose.

Le voilà donc, Descartes, qui se dérobe au bonheur de croire, par l'analyse des sens, par le rêve, par le Malin Génie enfin, qui est la plus étonnante supposition que l'on ait faite. Supposition effrayante, puisque le Malin Génie saura nous tromper encore en se révélant. Toute idée sera fausse, par le seul fait qu'elle se présentera. Et toutefois il suffit que je refuse de juger pour que je sois assuré de n'être pas trompé. En ce point suspendu, Descartes se reconnaît libre, et se reconnaît esprit. L'esprit est ce qui nie, ce qui refuse, ce qui jette négligemment les pièces de l'expérience, idées aussi, tout. A refuser tout on a tout. Remarquez, la chose est d'importance, que cette formule évangélique trouve ici sa révélation. Descartes exorcise, et le vrai Dieu paraît; mais non, il ne paraît pas. Il ne donnera pas de lui-même cette mauvaise preuve qui est de paraître, je dis de vraiment paraître. C'est en m'exerçant à ne pas croire que je reculerai en moi-même jusqu'à la vraie foi.

Voici comment je scrutais la chose. Descartes cherche Dieu; j'accepte ce mot, quoique chargé de prestiges. Car enfin l'esprit qu'on nomme subjectif est tué et encore tué

par le doute qui frappe toutes ses apparences. Le je pense est pur; et presque réduit au néant, il n'en comprend pas moins toutes les pensées possibles, et pour tous, et à toujours. Ce que je cherche, dès que j'ai résolu de ne me plus tromper, c'est la pensée, ce n'est pas ma pensée; et, quelque étrange que cela soit, ce n'est pas mon Moi, c'est le Moi. L'esprit dépasse l'homme. Ou bien disons que l'homme dépasse l'homme. Ici encore Lagneau m'aidait, ayant dit qu'il n'y a pas de connaissance subjective. Je veux bien rêver par là, car c'est un rêve volontaire. Je ferai Dieu parce que je veux. Et si je cherche le Dieu libre, comme Descartes m'y invite explicitement, ce n'est pas un tyran que je trouverai; ce serait plutôt un intime ami, semblable à ceux qui aiment encore mieux la liberté des autres que l'obéissance des autres. Ici est la mystique vraie, que l'on peut pousser fort loin, si l'on veut. Si l'on veut! Telle est la charte. Alors tombe sur toute la terre et sur tout le monde un mépris des effets et un mépris des esclaves. Amour pourtant, et c'est croire à la liberté de l'esclave, c'est la vouloir; mais la vouloir n'est pas la lui donner; de lui seul il l'aura. Je le laisse donc, moi son seul secours. Toutes les subtilités de la grâce sont logées là. On voit bien que Dieu pardonne tout, et que cela n'avance à rien.

Je me plais dans ces nuages; je rentre dans ce poêle de la réflexion. J'y suis seul. Et rien n'est perdu; rien n'est jamais perdu. Fatalisme est mort. Toutes mes pensées le tuent. Faites la contre-épreuve; supposez-vous assujetti à vos pensées. Ce ne sont plus que des fantômes; j'y crois si j'y crois; question de fait. L'homme qui pense ainsi c'est le fou. C'est ainsi que je suivais Descartes parti en pointe d'avant-garde. Et c'est d'après ces pensées aventureuses. mais qui doivent l'être, que j'interprétais les

preuves de Dieu telles qu'on les trouve dans les Méditations. Mais je m'attachais peu à la lettre, qui n'est jamais qu'apparence. Une preuve n'est jamais qu'apparence, tant qu'on n'en doute point. Et la preuve des preuves est bien qu'il n'y a pas de preuve à la rigueur. Telle est l'instable situation qui veut courage tous les matins.

MATÉRIALISME

Il y a temps pour tout. Certes je voulais m'exercer moi-même et exercer les garçons au courage tout nu; mais je revenais volontiers aussi à la fameuse Méthode, et enfin je la tirais tout à fait de son linceul. Au vrai ce sont des règles de liberté et d'évidence faite, non point d'évidence subie. On sait que Descartes n'aimait point les aventures de Mathématiques, où s'amusaient les Fermat et les Roberval; il méprisait ces vérités dérobées. Leibniz, quand il trouvait une solution par des mouvements de symboles qui n'étaient que des essais heureux, s'estimait satisfait et même fier de ce bonheur qui lui venait autant de ses mains que de son esprit. Cette mode triomphe maintenant. Descartes au contraire se gardait de la coutume et de la mécanique. On le voit bien dans ses Règles pour la direction de l'esprit, où il revient sur des connaissances simples et qui ne font pas doute, en vue de mieux ordonner ses recherches, entendez de les garder soumises à sa propre volonté. De là, et plein d'enthousiasme pour ce maître de liberté, je revenais moi aussi sur ce que je connaissais le mieux, et il m'en fallait tout au moins une démonstration nouvelle. Cette démarche de l'esprit, que les amis de la vérité trouveront peut-être étrange, m'avait

toujours retenu, et sans profit quant à la puissance, puisque je n'augmentais pas ma provision de vérités. Mais je comprenais maintenant que cette lente manière n'était pas sans profit quant à la culture de l'esprit. Et au fond toute la mathématique consiste à douter et à refuser; on le voit bien dans les commencements, où les propositions ne font doute pour personne; mais on prétend qu'elles fassent doute; et en ce sens on refuse une certaine évidence et on en cherche une autre.

Je me souviens que je trouvai dans Maine de Biran, que j'eus à étudier pour les filles, et avec qui je passai une année, quelque lumière sur ce problème, entre tous difficile. Biran ne s'étonnait point qu'il y eût des aveugles géomètres; bien plus il s'étonnait qu'on s'en étonnât. La raison, à lui intime, en était que la vue est un sens aveugle aux vérités, attendu qu'elle reçoit tel quel ce qu'elle reçoit, au lieu que le toucher, devant le solide, se donne l'impression de résistance autant qu'il veut; ce que cet auteur exprime en disant que la vue est le sens idéaliste. Et quant à l'ouïe il la mettait encore à part des deux, par le pouvoir de la voix, qui nous fait un monde de sons et tout construit par nous. Ces remarques selon lui faisaient une grande différence entre la vue racontée par la parole qui ne fait alors que décrire, et le toucher aveugle, soutenu par la parole, et qui se trouve dans la nécessité de reconstruire son objet d'instant en instant. C'était dire, et je le compris bien, que le vrai géomètre se fait aveugle par volonté. D'où le sens admirable du mot entendre, qui a donné entendement. Revenant à Descartes et à tous les mathématiciens (car ils ont tous leurs moments honorables et leurs scrupules non payés) je comprenais bien que le vrai maître de géométrie s'appuie plus sur ce qu'il a dit que sur ce qu'il voit, et, d'une certaine manière, se

soucie plus d'être d'accord avec lui-même que de s'accorder à un objet quelconque; et ce bel orgueil n'est pas non plus sans inconvénients, car on pourrait bien ainsi oublier le monde, et même l'homme, puisqu'enfin l'homme est au monde. On sait que Descartes allait droit au monde, en sorte que la pure mathématique n'était à ses yeux qu'un exercice de volonté.

Volonté, ce n'est pas trop dire, quand on voit que Descartes, en ses Méditations, invente à proprement parler la matière, et, dans la suite, s'en tient courageusement à cette idée en dépit de tous les prestiges. Et par ce moyen il a découvert le vrai monde, c'est-à-dire la pure existence. En sorte que nul philosophe n'est moins idéaliste que Descartes, puisque tout homme en est réduit à se dire que le monde semble exister, jusqu'au moment où il sait ce que c'est que l'existence du monde. Et, pour faire bref, et frapper au centre, je dirai que Descartes a défini l'antagoniste par opposition à son propre esprit, d'essence libre. Le monde est inertie, et toute la physique possible découle de là. Plus d'un homme, à ce que j'ai su, se rassasiant de contempler le gouffre d'eau toujours en convulsion autour du rocher, a découvert alors ce qu'il savait, disant que toute cette fureur d'apparence n'était qu'inertie. On le sait. Mais en est-on sûr? L'idée de supposer une âme obscure dans la chose, et comme une préférence substantielle, est sans doute l'erreur la plus ancienne et la plus enracinée. Lucrèce lui-même supposait une sorte de volonté dans l'atome. Mais Descartes s'est amputé de cette erreur une bonne fois, vidant tout à fait l'atome de toute propriété ou qualité, même de celle d'être atome, et jugeant à jamais qu'un corps grand ou petit n'est ce qu'il est absolument que par les chocs et impulsions qu'il reçoit de ses voisins. On le voit, dans ses Principes, s'ap-

pliquer bien à ne laisser nulle qualité occulte, nul genre d'âme, ni dans les corps pesants, ni dans les corps lumineux, ni dans l'aimant. La physique n'est plus à faire, elle est faite.

Il me plaisait alors de considérer l'Arc-en-Ciel de Descartes comme la charte de l'homme devant la tempête; et c'est bien ainsi que parle la légende, mais je commençais à savoir que le plus difficile de tout est de comprendre la légende. Cet exemple, donc, me paraissait rassembler toute la force des prestiges, et la puissance d'esprit par laquelle l'homme se rend maître de tous les prestiges. Car rien n'est plus éloquent au monde que ce cercle de couleurs, rien de moins attendu, rien qui nous ressemble mieux dans cette nature bouleversée. Les vents ne l'agitent point, ce merveilleux cercle; il est cercle, il est selon l'esprit, et il est nature. Quel signe d'alliance! Or l'esprit de Descartes a répondu à toute curiosité sur ce sujet-ci. Ce n'est qu'un effet de la réfraction telle qu'on la voit partout, en des gouttes d'eau qui semblent d'une couleur ou d'une autre selon l'angle sous lequel on les voit. En sorte que cet objet n'est point rond, ni géométrique, ni divin, mais bien plutôt n'est pas même objet puisque chacun voit son arc-en-ciel. Toutefois j'avoue qu'après ces réflexions un peu de silence est bien nécessaire. Car on devine que tout objet est apparence pour les sens, comme celui-là, et seulement rapport à tout, comme celui-là. Mais cet exorcisme n'agit pas tout de suite. Aussi j'allais à l'Océan, et sans me lasser je regardais les vagues, qui, elles non plus, ne sont point des êtres. Ce moment d'austère sagesse a passé dans les Entretiens au bord de la Mer, qui sont cartésiens d'un bout à l'autre, et même par la foi, qui rebondit en quelque sorte de l'autre terme. J'ai mis dans cet ouvrage tout ce que je sais de l'Univers,

et tout ce que j'en pouvais dire sans élever de controverses. Et cette prudence m'a conduit assez loin.

Me voilà donc à cette division de l'âme et du corps, que Descartes a opérée, qu'il a dû refaire chaque matin je le suppose, et à chaque minute je le suppose; et nous de même nous devons la refaire. Car la notion vulgaire de la matière, où toujours nous revenons dans le sommeil et dans le repos, n'est pas plus la notion de matière que celle de vie, de sentiment, d'esprit. Tout ce qui existe est matière en ce sens-là. Et Locke, qui n'était qu'un médecin, ne voyait point d'obstacle à ce que la matière pensât. Peut-être a-t-on compris à ce point-ci que la matière de Descartes ne peut pas absolument penser; elle nie la pensée de toute façon par le rapport extérieur qui est sa loi. Mais quelle confusion ici! Oui c'est Diderot qui pense et c'est le même qui invective, et qui verse des larmes de philanthrope. Jamais peut-être on ne vit un homme plus assuré de n'importe quel fait, ni moins difficile sur le témoignage, ni plus plébéien dans le pire sens du mot. Il ne pouvait que rendre des oracles, comme le chêne de Dodone. Jamais il n'a conçu le monastère, ni le travail de se dépouiller de soi, ni les pleurs de l'évidence, cette bonne fille. Déjà le parfait bourgeois de Paris, qui juge et croit comme il mange et digère. Les Diderot en tout temps sont nombreux et impérieux. Je sais qu'il y a de la ressource en cet homme crédule et incrédule, si curieux de tout, et si furieusement ami de l'espèce. Mais que de temps et d'éloquence pour fatiguer un peu l'animal!

Le matérialisme comme système ce n'est que l'instinct. Le matérialisme comme idée est vrai, et il n'est pas vrai seul. A le concevoir seulement on le nie; ce n'est pas la matière de Descartes qui peut se concevoir elle-même ou

concevoir quoi que ce soit. La matière c'est l'idée même de l'inertie, ou de la pure existence. Il faut être ascète plus ou moins pour saisir cette idée-là. D'où des étonnements et des contradictions, qui circulent jusque dans notre politique. Car les amis de la justice se vantent d'être matérialistes, et je vois bien pourquoi. Mais on les accusera d'après cela même de ne penser qu'à s'enrichir et à jouir de la vie; ce qui est peut-être vrai, mais non pas du tout une suite du matérialisme historique, bien au contraire. Bien plus il se peut aussi que ceux que l'on calomnie ainsi d'après une idée tout à fait confuse, se calomnient eux-mêmes par la même raison.

Comte devait m'éclairer sur ce sujet-là comme sur beaucoup d'autres. Sortant de Descartes, je savais ce que c'était que matérialisme, mais je ne savais pas en quoi le matérialisme était une faute, ce que le langage implique confusément, mais énergiquement. Or premièrement Comte comprit, ce qu'on a maintenant compris, que le matérialisme est une doctrine abstraite. Mais en outre, ayant ordonné les sciences, comme j'ai dit, de l'abstrait au concret (Mathématiques, Astronomie, Physique, Chimie, Biologie, Sociologie), et ayant remarqué que chaque science fournit à la suivante ses premiers moyens et ses premiers instruments, disons ses hypothèses, il comprit que chaque science risquait d'exercer sur la suivante une sorte de tyrannie. Cette prétention de l'abstrait, c'est le matérialisme même. Et, dit-il, il n'y a pas moins de matérialisme à vouloir soumettre la géométrie à l'algèbre, qu'à vouloir soumettre la biologie à la chimie. Voilà un exemple de ces idées qu'on trouve dans Comte et qui ne sont nulle part ailleurs.

GÉNÉROSITÉ

Mais il faut que je revienne encore à Descartes, pour un point de doctrine dont j'ai tiré de grandes conséquences, et qui n'est guère connu. Il s'agit de la générosité telle qu'elle est définie dans le Traité des Passions. Combien de fois, dans les quinze ans d'enseignement qui suivirent la guerre, j'ai voulu faire sonner ce beau mot de Générosité, préféré par Descartes à celui de Magnanimité, qui en effet exprime plutôt un équilibre qu'un mouvement de l'âme. Et peut-être ai-je tiré de cette courte doctrine des conséquences hasardeuses. Je n'ai jamais été historien; mais plutôt je cherchais dans un auteur ma nourriture pour le temps même où je le lisais. Il me semble qu'on ne peut autrement savoir ce qu'un auteur a pensé. J'admire qu'on mette son scrupule à savoir comment il a pensé, et non pas à savoir si c'est bien pensé. Toujours est-il que maintenant je me moque bien des censeurs myopes, et ne veux plus être historien du tout.

Le Traité des Passions fut une de mes premières lectures réelles, je veux dire où je n'écoutai que moi. Le résultat fut un embarras inexprimable. J'ai souvenir d'une leçon que je fis là-dessus, devant un auditoire de camarades et un pédant, qui tous s'étonnaient de me voir

perdu en cet écrit si simple et qui ne s'adresse point aux philosophes. Et en effet il est clair en toutes ses parties, si j'excepte ce qui y est dit de l'admiration, à quoi je n'ai pas entendu grand'chose. Mais pour l'ensemble, je me trouvais à cent lieues de tout. Je ne sais pourquoi, avec cette lenteur d'esprit, je passai toujours pour prompt et péremptoire. Réellement je fus bien des années avant de changer en une idée ce que je lisais de la Générosité, qui est une passion ou un sentiment que l'on éprouve de savoir que l'on est libre et d'être assuré qu'on le sera. J'ai même, je crois bien, inventé cette expression que la Générosité consiste dans la ferme résolution de ne jamais manquer de libre arbitre. Dans le fait c'est une phrase tronquée, dont je m'excuse. Et je suis bien assuré toutefois de ne pas trahir ici Descartes. Mais je ne m'en souciais guère, ébloui tout d'abord par des lumières nouvelles et trop vives. C'est que personne n'avait seulement tenté de m'expliquer ce que c'est que sentir. Je voyais bien que le plus plat empirisme occupait tout ce terrain-là, et que la sensation était prise comme un fait tout brut, et que tout partait d'elle. Pour mon compte, et autant que j'avais pu regarder par là, je croyais comprendre au contraire que la sensation brute n'est pas sentie; et au reste, conduit par le parti Cartésien, qui refuse que les animaux sachent seulement qu'ils sont, je posais hardiment que le plus bas de nos pensées n'éclaire rien, et que la plus faible conscience est toujours une très haute conscience. J'allais ainsi contre le plus fort préjugé des temps modernes; et de toute façon je devais être jugé sévèrement par tous les docteurs, du moment que je n'adorais pas à quatre pattes l'inconscient, le subconscient, le seuil de conscience, et autres articles de la philosophie simiesque. En quoi il y avait surtout une

grande peur, car je remarquai plus d'une fois que des esprits prudents se défiaient assez de cette mécanique de l'âme. Mais la difficulté supérieure d'une telle critique explicite détournait de s'y engager.

J'étais aidé, comme j'ai déjà dit, par la langue commune, qui n'admet point d'autre sens du mot conscience que celui qui implique le jugement moral. Et j'arrivais quelquefois à penser qu'on ne se connaît point si on ne se condamne, ce qui est se diviser de soi, et en même temps se reconnaître. Car pourquoi se réveille-t-on, sinon par quelque conflit intérieur? Mais ces développements me jetaient dans une obscurité dont j'avais honte. Fallait-il donc dire que l'inconscient c'est celui qui ne se juge pas, comme la langue commune le veut? Un homme sans moralité s'ignorait donc lui-même? Mais y a-t-il un homme sans moralité? Tout homme, autant que j'ai vu, est prêt à risquer sa vie pour quelque chose, qu'il nomme son honneur. Et l'honneur est souvent d'autant plus fort que l'homme est chargé de plus de vices et de plus de crimes. Nous voilà loin de ces contemplatifs qui s'engourdissent à penser leur destin. L'homme le plus commun au contraire, et dans le temps que le destin s'annonce, se lève et agit, se risque et se donne, comme incapable de porter la plus légère honte. On nomme généreux ces hommes-là; et cela, joint à l'autorité de Descartes, mérite beaucoup d'attention.

Et il est vrai aussi que l'on voit tomber alors le bien et le mal comme des positions non tenables au héros. Car s'il se venge à son risque, il ne se demande point si c'est permis ou défendu. Il est seul alors avec lui-même, sans peur et sans respect d'aucun être extérieur. Ne le contrariez pas dans ces moments-là; il n'est pas bon. Le héros sème les maux. A chaque instant je m'entends menacer

de mort, moi et tous, par des héros que rien n'arrêtera tant qu'ils auront un souffle de vie. Je les redoute quelquefois, mais il me semble que je les comprends. Ils prétendent faire leur destin; ils ne veulent point subir; et la nécessité même de céder est ce qui les met debout, comme si le déshonneur était dans tous les cas de céder. Si ce n'est pas sentir son propre libre arbitre, qu'est-ce que c'est donc? Et en quel sens Molière dit-il qu'on trahit son âme, sinon en ce sens qu'on la trahit dès qu'on cède aux forces inférieures? C'est toujours manquer de libre arbitre. C'est presque toujours pis encore. C'est n'y point croire, et c'est se moquer de ceux qui y croient. Or j'ai vu par mille preuves que l'homme ne se croit point fait pour faire le beau devant un morceau de sucre, comme le chien. Le chien est conduit par le parfum le plus fort et le plus agréable. Le chien est une machine délicate et sensible aux odeurs, aux couleurs, aux bruits; mené par tout cela. L'homme refuse d'être mené; et il n'est presque point d'homme qui cède à la menace. J'avais vu que cet animal généreux fait la guerre; j'avais compris que les animaux ne font pas la guerre. Et la lâcheté, qui n'est rien aux animaux, qui est tout à l'homme, qu'est-ce autre chose que de ne point faire ce qu'on voudrait faire? Il y a donc un dépassement de soi et un dépouillement qui sont proprement de l'homme. Je disais qu'il faut séparer l'âme du corps; c'est la même chose que de dire qu'il faut séparer l'homme de l'animal.

Ce conflit est senti; il cause les plus vives douleurs; et la victoire donne les joies les plus enivrantes. Serait-il vrai que le bonheur d'être libre est le seul bonheur, et que l'esclavage intime est le seul malheur? Maintenant il y a plus à dire. L'esclavage parfait ne se connaît pas. Quand on retrouva au Maroc cet officier prisonnier à qui

on avait crevé les yeux et qu'on avait attelé à tourner la meule, il y avait longtemps qu'il avait perdu toute lueur de conscience. Nous n'aurions alors conscience que de nos victoires, grandes ou petites. Et par exemple une peur à laquelle on cède absolument n'est pas connue, et cela est d'expérience. Peut-être faudrait-il penser que la sensation dite pure, à laquelle on cède absolument n'est pas non plus connue. La conscience serait donc par le doute libre. Mais je n'ai pas besoin de tant pousser mes suppositions. Il suffit que j'aperçoive que les conflits du libre arbitre avec tous les étages de contraintes et de raisons sont par eux-mêmes des affections où le plaisir et la douleur se mêlent; et l'on peut même dire, sans trop de subtilité, que la douleur alors est toujours éclairée par un genre de plaisir, au lieu que le plein désespoir, d'après le commun témoignage, se trouve privé de sentiment. Sauver sa conscience est donc une expression pleine d'énergie et de sens, et qui revient au commun usage. Ce qui fait penser que l'homme ainsi décrit, d'après ces emportements de générosité, serait l'homme vrai, le frère aimé et redoutable. Les passions seraient toutes généreuses, mais par un mouvement continu de se sauver, sans lequel il faut convenir que l'homme irrité est seulement animal. Essayant ces formes du sentiment, je me croyais quelquefois capable de décrire les vrais mouvements de l'amour, de l'avarice, et de l'ambition. On dira que c'était sortir de philosophie pour entrer dans la littérature. Je l'entendais bien ainsi, ayant depuis longtemps pour règle que les poètes et les romanciers sont les premiers et derniers maîtres dans l'art de se connaître. Et j'avoue qu'il n'y a plus de contact entre cette description de l'homme que je tentais, et les théories, quelles qu'elles fussent, que les philosophes inventaient dans leurs petits coins.

SENTIMENTS

J'examinais donc premièrement l'amour. Et je remarquais d'abord que l'amour sans liberté n'est pas l'amour. Sans liberté, j'entends qui ne se croit pas libre, et qui ne croit pas non plus l'autre libre. Cette misanthropie essentielle a fourni le titre d'une comédie fameuse, qui en effet est un drame d'amour. Les ressorts paraissent. La passion s'élève et retombe. Elle ne peut se tenir en aucun de ses degrés; il faut qu'elle tombe si elle ne remonte. Alceste le généreux veut se savoir libre et ne peut; il veut que Célimène soit libre, et ne peut. Ici le lecteur bondit plus vite que moi, car ce thème est celui de toute sa vie. Pour moi, toujours intéressé par les extrêmes bords, je me demande ce qu'on pourrait penser d'un Alceste qui ne se soucierait point d'être libre, ni d'aimer un être libre, ni d'être aimé, ni de plaire, ni de respecter, et qui prendrait ou laisserait l'amante comme on prend et on laisse un chat. Cette expression est de Balzac, et sa Florine, à laquelle il l'applique, n'est pas loin de l'enfer tout noir. Elle se sauve pourtant par un genre de générosité. Mais poussez l'analyse jusqu'au commerce des femmes; nous y sommes presque. Il se trouve par là des abîmes de sommeil, sans amour aucun. Si l'amour y naît, il s'affranchit et s'affranchit. Cette trajectoire ne s'élève pas haut parce

que la foi manque, ou plutôt cède au premier soupçon. Alceste non plus ne peut s'élever bien haut; on dira que c'est par l'indignité évidente de Célimène. Non, car cela supprimerait tout problème. Je crois plutôt que Célimène, diaboliquement libre, ce qui est divinement, ne veut point du tout être parfaite comme Alceste la voudrait. C'est là que l'amour d'Alceste se rallume. Quoi? Il faudrait aimer assez pour rendre à chaque instant Célimène à elle-même et soi à soi. Soi à soi, cela veut dire monastère; et les hommes comme les femmes ont fait des monastères. Et c'est bien faible d'expliquer le monastère par la superstition. Le monastère est le lieu où l'on est libre d'aimer et où l'on n'est plus en état de forcer. J'ai beaucoup jeté de ces analyses dans les Propos écrits depuis la guerre. L'obscurité n'est point dans ces analyses elles-mêmes, qui ne font pas doute, mais plutôt dans le lien entre ces conséquences et d'autres idées plus cachées. C'est pourquoi je m'étends un peu sur cette partie de mes Mémoires d'Esprit, si je puis ainsi dire.

Certes n'importe quel amoureux s'étonne beaucoup d'aimer l'âme premièrement. Et il est pourtant simple à comprendre que l'emploi d'un philtre lui ferait horreur. Cela ne veut pas dire qu'il ne l'emploierait pas, et là se trouve rassemblée toute la contradiction qui meut les passions, en haut, en bas, de l'enfer au ciel, du ciel à l'enfer. On a su, par quelques publications, que j'ai lu Stendhal et Balzac, aussi Hugo, aussi Tolstoï, encore bien plus que mes philosophes préférés. On voit ici comment le plaisir de lire a été ma principale étude, et que ces explorations divergentes d'apparence ont fini par se rencontrer. Je devrais citer ici romanciers et poètes et expliquer à ma manière ce qu'ils ont trouvé à ce que je crois par une mimique de liberté. Il suffit que l'on aperçoive comment

l'idée de Descartes, si brillante dans Corneille, qui est de style Louis XIII aussi, me conduisait d'abord à traiter des affections selon un tableau systématique, et, plus avant, à découvrir encore une fois que les nuances de la Théologie mystique sont tout humaines. Que Dieu soit le naturel témoin d'une âme exaltée, cela est si commun que nos exclamations l'expriment naïvement, et même les jurons, qui m'ont toujours paru pleins de sens. Dieu serait donc comme le foyer imaginaire de toutes les amours. Mais les Dieux sont bien plus qu'imaginaires. Des Dieux plus tard.

J'étais bien loin de penser d'abord que la sèche avarice pût être mystique à sa manière. Toutefois j'avais souvent été conduit à une sorte de réhabilitation de l'avare. Car enfin il y a du désintéressement dans cette passion, et une vue très sage des richesses. Cela n'allait pas avec le violent portrait d'Harpon. Mais il se peut bien qu'il y ait un enfer des avares comme il y en a un des amoureux. Et quoi? Le paradis des avares serait donc généreux, et libre, et ami du libre? Je le crois bien. Et l'analyse de ces prodigieuses passions qui naissent de l'or et de l'usure est ce qui m'a éclairé l'économique. Mais ici encore je cherchais plutôt dans les romans que dans les livres de philosophie. Et voici l'occasion de rendre au grand Dickens ce que je lui dois. Le lecteur a-t-il souvenir du marchand avare qui achète la veste de Copperfield et essaie de ne pas la payer? Ce spectre de l'avarice irritée est mêlé par une contradiction que l'avare n'évite point; car il voudrait voler et il a horreur du vol. Et tout marchand sait bien que la probité est l'âme des marchés. J'aperçois ici que l'avarice est probe, c'est-à-dire déchirée.

Je n'étais pas au bout de mes découvertes. L'avare sait bien aussi que le travail est ce qui nourrit les mar-

chés. Labourer, récolter, creuser, extraire, transporter, telle est la source des richesses. Et l'avare n'aime point vivre de hasards. Au contraire l'ordre, l'exactitude, la sécurité sont ce qu'il aime. Et c'est pourquoi il n'aime point le prodigue, quoique souvent il l'exploite. Harpagon prêtant, ce n'est que le premier moment de l'avarice; prêter à des oisifs, cela ne dure pas longtemps; mais au contraire prêter au travailleur c'est une opération dont on ne voit pas le bout. L'avare cherche le travailleur; il l'aime. Mais surtout l'avare cherche l'avare. Et cela me faisait penser aux différences de l'avare paysan à l'avare banquier qui le pousse à s'étendre et fait de lui le meilleur fermier. Ce rapport des deux avares, l'un fouettant l'autre, se retrouve partout. Une servante jeune et courageuse pense comme dans un rêve à faire bâtir une maison; l'autre avare la devine, et lui prête l'argent nécessaire. L'avare joue sur la vertu d'avare, qu'il connaît bien. Il ménage son créancier comme on ménage un cheval. Et, parce qu'il y a une chaîne des travaux, par exemple si l'on construit une maison, si l'on monte une usine, la carrière et la mine importent ainsi que la voie ferrée, la route et la navigation; voilà pourquoi l'avare a soif de connaître ces choses, et d'accélérer tout ce précieux mouvement, s'il pouvait. Toujours partagé entre le désir de gagner plus et la crainte de rompre la chaîne des travaux. Cette situation est presque contemplative, et même contemplative du bien public. Ce genre d'activité, joint aux effets de l'âge, achève la vertu de l'avare, qui est la sobriété. Par ainsi le geste de prendre, qui est la première avarice, se trouve finalement délié; car ce geste est une dépense inutile. Mais alors quelle variété dans ceux qui prennent! Le voleur est presque toujours un prodigue; il n'aime que les choses à consommer. L'avare entasse;

mais tout s'use; c'est pourquoi il aime l'or. Et l'avare au trésor enfoui est encore une variété de l'avare. L'usurier en est une autre, qui vit de signes, de crédit et de promesses, et qui vénère les justes lois. Quant à l'habile homme qui dirige la mécanique de l'affaire, c'est souvent un prodigue plutôt qu'un avare, en ce sens que, soit pour lui-même, soit pour l'entreprise, il aime dépenser. Tous ensemble ils forment une grande entreprise dont l'usurier est le chef caché.

On s'étonne de l'avare qui gagne et veut gagner tellement au-delà de ses besoins. On s'étonne aussi du mendiant avare, qui garde un trésor et n'en fait rien. Ces paradoxes font comprendre que le désir est autant dominé dans l'avarice que dans l'amour. Et si l'avare étend ses entreprises jusqu'à tenir quelquefois toutes les avenues du travail, c'est surtout parce qu'il voit ce qu'on peut faire et ce qu'il faut faire, et parce qu'il croit que nul ne le voit comme lui. Où je retrouve un genre d'ambition et un genre d'amour. Finalement, par la connaissance et par l'amour de l'ordre, l'avare organise tout, depuis le dispensaire et l'école jusqu'à l'hôpital et la maison de famille.

J'apercevais donc une sorte de dialectique de l'avarice comme de l'amour. Et, revenant aux commencements de toute passion comme de tout sentiment, j'examinais de nouveau l'émotion, si bien nommée, mouvement de structure et d'occasion. Je la voyais convulsive, car elle ne peut être autre, et brisant même l'objet. La première avarice me semblait visible dans l'ivresse de manger; mais j'admira la pensée, qui garde pour le lendemain. Je me figurais le premier amour comme une ivresse de plaire, sorte de danse, de parure et de flatterie; j'y trouvais la pensée aussi, et la crainte du lendemain. Dans l'un et l'autre un

grand souci de la perfection humaine, et une haine pour tant du rival, sans qu'on sache jamais si on le hait d'être digne ou d'être indigne. Ces contradictions de la jalousie sont ce qui ôte le sommeil. Mais ce qui me semblait digne de remarque, c'est que ces contradictions viennent de connaissances, et que le passionné est avide de connaissances vraies. Car il n'est pas un amoureux ou un avare qui se repaîsse de connaissances suspectes. Il est vrai que la vanité commence les passions, par l'emportement de croire ce qu'on désire; et en cela consiste proprement l'ivresse. Mais l'homme passionné en arrive bientôt au calcul vrai, pour redescendre à la vanité par une sorte de sommeil très nécessaire. Rien n'est stable dans les passions. Nulle passion ne trouve sa place entre l'émotion et le sentiment. Tout change de minute en minute. L'idée de voler ou de violer est comme un refus d'examiner. Mais comment refuser d'examiner? Tout passionné est un peseur d'or.

On devine d'après cela comment je travaillais sur la précieuse série, émotion, passion, sentiment. Et je ne pouvais reconnaître de sentiment que d'après émotion et passion continuellement surmontées. Car qu'est-ce que seulement aimer? Et qu'est-ce que seulement administrer? Ce sont de molles entreprises et trop faciles. C'est comme d'aimer la vérité sans la craindre. Le quietisme se croit vertu. Et au contraire le vrai croyant se sent haïr et nier Dieu dix fois par jour. Et il faut avouer que le vrai des échanges est d'abord haï par l'avare, et toujours haï. Il faut avouer que le vrai de l'amour est d'abord haï par l'amoureux, et toujours haï. Encore une fois la religion me paraissait bien différente d'un vain épisode, où se montreraient d'autres vérités et d'autres valeurs que celles qui ont cours ici-bas.

L'ambition, qui est la passion de l'âge moyen, entre l'amour et l'avarice, me paraissait des trois la moins pénétrable par ceci qu'elle court aux effets, violente toujours, et retrouvant là son cher être. Mais je crois qu'il n'en est rien. J'ai commencé à partir des années 30, et j'ai repris plus d'une fois, un dialogue qui a pour titre Denys ou l'Ambitieux, où je prétendais vaincre l'ambitieux et le frapper de grâce. Cet ouvrage a manqué de bonheur; je ne sais s'il sera jamais achevé. Ce n'est pas que j'aie des doutes sur la dialectique de la chose. Au contraire j'ai toujours su que l'ambitieux qui force se condamne à la vanité. L'ambition est de persuader, et cela mène loin. La querelle entre Denys de Syracuse et Platon est une sorte de querelle d'amoureux dont on voit les ressorts. Mais mon Denys était un homme de ce temps-ci, et ses interlocuteurs, l'avare et l'amoureux, étaient pris tout vifs de ce monde bouillonnant. Ils sont tous morts de froid je le crains. Cela me rappelle une autre suite d'entretiens, qui a pour titre La Visite au Musicien, et où les personnages n'ont pas pris le temps de naître. C'est que j'avais pour objet d'analyser les sonates de violon et piano de Beethoven d'après une clef analytique que je crois bonne; et l'idée dévora les personnages. On n'a de personnages, je le suppose, que par le récit, suite parfaitement absurde. Et, pour revenir à mon ambitieux, je pense qu'il n'a pas assez assassiné pour connaître le prix de l'amitié.

REFUS DE MISANTHROPIE

On a sans doute remarqué, que, pendant ces longues années de lectures, d'expériences, et de réflexions, je m'étais bien guéri de misanthropie; et il est vrai aussi que je n'ai jamais beaucoup penché par là. Au contraire j'ai admiré l'homme, je dis le pire, et je n'ai jamais vu que l'animal approchât le moins du monde de l'homme le plus vil. On a dit et écrit que les animaux ne font pas la guerre; mais si l'on a voulu par là élever l'animal au-dessus de l'homme, ce n'est qu'une méchante pensée. Toutefois il se trouve encore de la grandeur à vouloir faire la bête, et de la grandeur à se moquer de la grandeur. On dirait que l'homme a juré de franchir toute barrière. Et c'est bien le paradoxe de la générosité, cette ivresse de se savoir libre, qu'elle se doit de calomnier son propre être, et de soupçonner toute vertu de s'être couchée selon la pesanteur. Et telle est la doctrine commune de la vertu, c'est que, si elle suit la pente, elle n'est plus vertu. Les stoïciens et Kant ont pris cette grande idée dans les carrefours; ils l'ont adoucie par égard pour les dieux. Car s'il est vil d'être honnête par peur de la prison, il est vil aussi d'être honnête par peur de l'enfer; et la révolte contre Dieu serait donc le suprême devoir. En sorte que

mes petits Messieurs, quand ils essayaient contre la morale de Kant ce qu'ils appelaient leurs griffes, savaient très bien ce qu'ils faisaient. En sociologues, comme ils se sont déguisés depuis, je les vois les mêmes; ce sont les volontaires de l'ordre tel quel. Or je sais que la vertu est instable et acrobatique; elle finit toujours par se coucher. Mais j'ai encore aperçu dans l'homme un excès dans le dormir, et un refus plus grand que nature de se représenter seulement les périls. L'homme qui dort est fatigué de prudence; aussi les rêves ont de la grandeur, puisque l'homme qui rêve s'amuse de l'effrayant jusqu'à ne pas s'éveiller. C'est pourquoi il y a de la petitesse dans l'insomnie; et certainement l'impossibilité de dormir dans le bruit est un signe d'animalité. On dira qu'animalité c'est santé; c'est ce que je ne crois point du tout. Les animaux ne sont pas tant malades que nous; c'est qu'ils ne pensent point. L'homme pense, et n'accepte pas de se soumettre à son propre animal; d'où une fureur qui complique toutes les maladies; de quoi l'homme ne se guérit que par grandeur d'âme.

Ici le roman, le théâtre, l'histoire, nous instruisent mieux que les philosophes. Car l'homme s'ennuie s'il ne tente pas l'impossible. Et nous le voyons reprendre les actions nécessaires, et les orner de grâce, je veux dire aller au devant et au delà, car gracieux veut dire aussi gratuit. La guerre passe encore aujourd'hui pour le plus noble métier, si ce n'est que l'homme peut mépriser cette gloire encore, et la jeter sur les autres oripeaux. Une des imprudences du pouvoir est de trop forcer. Deux lieutenants devant Verdun prirent le parti de ramener leurs hommes d'une position jugée intenable. Ils savaient qu'ils risquaient d'être fusillés sur l'heure, et ils le furent. Aperçoit-on que ce parti de fuir était le plus glorieux, par la

certitude du danger, et même par l'infamie? Car l'infamie pèse aussi sur l'homme, et l'homme sait la braver. L'idée de Satan volontairement damné est une de celles qui relèvent les théologiens.

Le champ du libre arbitre n'a guère été exploré. Le moraliste craint qu'on jette le défi à ses commandements si utiles. Le chef craint que l'on brave ses ordres si bien armés. Nul ne sait comment gouverner cet indomptable, l'honnête homme. Et nul ne sait jusqu'où ira le courage; car c'est folie de vouloir faire peur à celui qui n'a peur de rien. C'est pourquoi la politique est si profondément rusée. J'admire que ce jeu méprisable n'ait pas encore dressé les armées contre les chefs. La misanthropie serait donc une doctrine d'Etat; et l'extrême finesse serait de prouver au soldat que c'est par peur qu'il se fait tuer. L'art de mépriser serait donc une partie de l'art du chef. Je vais aux subtilités, et je suis assuré que la doctrine de la liberté est subtile absolument, par les mêmes raisons que celles de la grâce, qui y tient de si près. Et au contraire la doctrine des forces de nature est tout à fait grossière. C'est par là que je hais quelquefois les pensées lâches; c'est que premièrement je les trouve bêtes, dans le plein sens de ce grand mot. On dira que si c'est vrai d'être bête il faut bien s'y résigner. Mais c'est sur ce point que je prends parti pour l'homme contre la bête; et cette manière de penser par refus incompréhensibles est elle-même une preuve et une épreuve de liberté. Supposé que nous sommes libres en nos pensées, il en faudra pourtant quelque exemple, et bien plus d'un succès pour déplacer le triste docteur de sa chaire de crotte. Mais à vrai dire les succès éclatent. La supposition de l'universelle bêtise ne rend compte ni d'aucune religion, ni d'aucune gloire, sinon par le machiavélisme et la lâcheté; ce

sont deux injures à l'homme. Les chefs savent oser et braver. Et leur principale ruse est de faire confiance à l'homme.

Les vices eux-mêmes s'expliquent mal par la seule bêtise. C'est peu de montrer toutes les nuances de l'amour libre et qui se veut libre. Si la négation de l'amour était résignée et muette comme sont les bêtes, on pourrait croire que les bêtes ont raison. Mais la négation de l'amour n'a pas de moindres excès que l'amour même; et l'ivresse d'être damné se montre là, comme aussi dans le crime, qui est si près de la fureur de piétiner du moins ce qu'on ne veut pas adorer. On tue plus allègrement l'homme que la bête. Et quant à la totale ivresse, celle qui semble venir de soif et de gourmandise, elle porte au contraire la marque de l'homme; ce n'est qu'un suicide de la partie noble, et un défi jeté aux dieux. Mais disons que toute vie humaine est un défi aux dieux. Car il est vrai qu'ils se font tous craindre. On voit que cette idée éclaire assez bien toute la perspective des religions. On comprend l'animal dieu, les présages, les oracles, et toutes ces folies qui sont encore le dessous de notre prudence; mais on n'y peut rester. Il faut braver les oracles, comme ont fait tous les guerriers du monde. Mais il faut braver le guerrier aussi, l'immortel porteur de foudre. Après la religion du courage, qui si évidemment se nie elle-même si le fidèle est digne de son dieu, il en faut une autre et encore une autre, jusqu'à celle de tout laisser, qui est la dernière, la plus haute dans la place la plus basse, et qui fut toujours ainsi. Et ce qui m'intéressait le plus, dans cette suite des religions, c'était de comprendre que ce n'était pas une suite, mais plutôt une dialectique inévitable dans nos pensées quel qu'en soit l'objet. Car la beauté de la Nature est l'éternelle préface, l'hymne épique est l'éternel déve-

loppement, le sublime de l'esprit est l'éternel soleil, et le sommeil tranquille, sous cette voûte d'éclairs, est l'éternelle conclusion, quand ce ne serait que d'un distique, ou même d'une seule phrase. L'oreille entend d'abord ces nuances, et le poème est plus juste que la pensée. J'allais ainsi à tuer tous les dieux et à les faire revivre tous. Car il me paraissait tellement sot, et volontairement sot, je dirais même noblement sot, de soutenir que la pensée des primitifs est absolument étrangère à la nôtre! Et au contraire, par le refus de misanthropie que j'ai dit, je trouvais, d'abord par préjugé, que les primitifs pensaient merveilleusement comme nous. Ce qui aussitôt était vérifié par l'analyse. Quoi d'étrange si ceux qui ont pour métier d'élever et de dresser une espèce d'animaux sont aussi ceux qui n'ont point la permission de s'en nourrir? Et l'esprit des castes a toute la grandeur métaphysique, sans compter qu'on se fait tuer plutôt que de manger dans un pot d'étrange forme. Et que faisons-nous d'autre? J'ai remarqué que la prose de Voltaire est amie de l'homme à mesure qu'elle se moque de l'homme. C'est ainsi qu'un beau geste ouvre des profondeurs.

VERS LES DIEUX

J'allais ainsi vers les dieux. Mille routes y conduisent; et c'est bien perdre son temps que de se fâcher contre l'homme tel qu'il fut. La supposition d'une immense chaîne d'erreurs sans aucun fondement est elle-même misanthropie. Aussi dès longtemps je me moquais de ceux qui se moquent de la Fête-Dieu, fête des roses et des moissons. Au reste personne ne se moque de la Noël. J'avais souvent remarqué cette résonance poétique des fêtes, et l'éternité des danses; et j'aperçus plus d'une fois que le geste de prier est aussi naturel que le mouvement d'une fleur qui s'ouvre. Analysant de plus près cette imagination réelle qui consiste en mouvement des mains, murmure de paroles, génuflexions et bras en croix, je n'y voyais que l'expression de la paix humaine, et l'annonce, en effet, d'une autre vie, à laquelle on ne croit qu'en de courts instants où l'on s'y retrouve. Le surnaturel me paraissait une fiction quand je le retrouvais tout dans la nature terrestre de l'homme; je le voyais réel et positif, ce qui me ramenait aux spéculations de Comte, si attentif à retenir les dieux sur la terre. De là, et toujours guidé par le poète, j'interrogeais aussi les livres sacrés; je n'y trouvais rien d'autre que l'homme; seulement tout l'homme.

Comte a beaucoup fait pour ramener le culte à son objet véritable qui est l'homme. Et, quoiqu'il ait conçu l'humanité comme une foule politique, ce qui met l'ordre trop haut, néanmoins, il est parvenu à dresser ce Grand Etre, « le plus vivant des êtres connus », par l'immémorial sens de la commémoration, qu'il a retrouvé. Que les morts gouvernent les vivants, j'ai pu le comprendre, non pas d'après le fantôme de l'hérédité, qui ne porte jamais que malédiction, mais par l'idée qui y est le plus contraire, c'est que c'est le plus pur et le meilleur dans l'homme, et qui n'a jamais existé, qui règne par la piété et l'admiration. Cette idée qui est si naturelle, et qui est le thème de toute consolation, je crois bien l'avoir suivie jusqu'aux racines, jusqu'à me rendre compte de ces spectres que l'on dit qui ne cessent d'errer dans les nuits, tant qu'ils n'ont pas reçu les soins de la piété véritable. Et cet exemple même m'éclairait toute religion. Car, comme il est vrai qu'il faut ensevelir le corps sous une masse de pierres, ou bien le brûler, cela signifie aussi qu'il faut effacer en soi-même la cruelle image du mort diminué et humilié, et aussi la triste image du malade délirant ou du vieillard chevrotant. Ce n'est point se souvenir du mort comme il faut; c'est le tuer cent et mille fois. Toute la piété est donc de ressusciter le mort dans sa force et autant qu'il se peut dans sa gloire. J'avais fait moi-même, comme tous font, cette belle méditation sur mes parents et mes amis morts; j'en ai composé une légende, comme tous font. Une légende, c'est ce qui vaut la peine d'être conté. Je n'ai pas épuisé cette riche idée. C'est à peine si j'ai réussi à dessiner quelquefois la bouche de l'homme qui raconte, et cette attention à faire sonner les vertus des morts. Aussi des vivants. Mais avez-vous remarqué comme les vivants défont leur propre éloge?

D'abord par une naturelle modestie, et aussi par la colère, qui me paraît très digne, de n'être point au dedans le héros que les autres célèbrent. Hélas! Cette connaissance de soi conduirait à faire le méchant, si ce n'était qu'en parlant ainsi et en témoignant ainsi diaboliquement, on offense gravement les morts. Et j'aimais penser que c'est une sorte de devoir envers soi-même de sauver déjà le meilleur, et d'oublier le reste si on peut; et voilà donc le vrai repentir, me disais-je; au lieu que le stérile remords consiste dans le spectre de soi. J'étais ainsi au centre de la religion; je formais le paradis et l'enfer; je concevais la multitude des saints, l'éternel père et l'éternelle mère, et le mauvais fils aussi, qui ne veut pas être pardonné. Ces idées de coin du feu, qui n'enferment point d'hypocrisie, ni l'ivresse de la société rassemblée, ces idées de veillée, ces contes d'hiver sont de toutes mes pensées les plus agréables, les plus faciles, celles par lesquelles je me réchauffe à l'homme. Je suis alors sous l'éternelle tente, comme les figures que Michel-Ange inscrit dans la forme triangulaire. Je n'ai rien à moi que moi-même, dans une nature qui n'est pas tendre, et entouré de compagnons que je n'aurais pas choisis. Selon la parole sublime de Sygne dans l'Otage, je suis alors assis à la place la plus basse; je n'en puis pas être déposé. C'est alors que viennent les dieux de mon cœur, déguisés en mendiants comme Homère disait. C'est alors que Jeannin le bon canonnier vaut Achille. Ce qu'il était vivant je ne le sais plus guère; mais je le vois vivant, par ses puissances positives, sans les esclavages, sans les contraintes qui le serraient. Il est plus vivant que lorsqu'il vivait. C'est ainsi que tout homme produit de sa solitude les héros et les dieux immortels. Et que lui fait César? Toutefois son ami qu'il a perdu lui explique César. Et au rebours les traits de César

éclairaient le héros familier, comme l'amitié de Patrocle et d'Achille éclaire toute amitié. Ici donc, au coucher du jour, à la lueur du feu, dans les fumées, dans les ombres dansantes, se forme le réel purgatoire, et l'espoir du paradis des conteurs. Quant à l'enfer, on n'y met que les gens qu'on ne connaît pas, comme sont dans un conte les brigands ou l'ogre. A contempler ainsi dans son foyer la religion de l'homme, j'étais quelque chose à l'âme de l'histoire; je ne risquais pas de jeter à l'enfer tous ces illustres inconnus, César, Pompée, et qui encore? A vrai dire je les sauvais par un amour de l'homme que j'avais ranimé bien plus près de moi. C'est qu'il semble quelquefois que Comte nous invite à aimer nos grands prédécesseurs d'après le tableau de leurs vertus, au lieu que la piété doit être première, et veut même être première, et sauver à toute force des morts qui ont grand besoin d'elle. Tel était mon royaume des Ombres. Les Trônes et les Dominations n'y étaient point. César n'était qu'un mendiant; à moi de trouver le Dieu.

J'ai fait l'épreuve de cette commémoration en lisant le Mémorial de Sainte-Hélène, qui fut toujours un de mes livres; ce qui fit dire à de petits sots (ils faisaient les sots) : « Je ne vous savais pas bonapartiste. » Je ne le fus jamais et jamais je ne le serai. Il n'est pas de ma nature d'enlever mon chapeau quand la procession passe. Je l'enlève ensuite. Ensuite, comme dit le poète, c'est Waterloo, c'est Sainte-Hélène et le tombeau. Voilà donc ce mendiant d'empereur, qui vient à moi par son livre, et qui n'a plus que moi; du moins c'est ce qui me semble de tous les héros des livres, ombres si faibles que le liseur fait renaître. Alors je relevais les diverses pièces de l'empereur, et j'en composais un homme plein de feu et d'admiration, un des rares qui aient cru en l'homme, en n'im-

porte quel homme; un des rares qui aient jugé le courtisan, et méprisé sa propre cour. « Vous voyez un homme qui ne regrette rien », disait-il sur le navire d'exil, comme on célébrait tristement son quinze août. Et lui-même n'avait point pensé à cet anniversaire. On comprend assez pourquoi les sottises de Taine (il faisait le sot) sur ce grand sujet me mirent en bataille. Cette vie n'est pas un paradis; il faut s'y méfier de tout, et se défendre contre tous les diables. Ils enlèveraient toute foi. Je suis assuré que nous ne fonderons pas l'avenir sur le mépris du passé. La misanthropie est l'ennemie de la justice; et il n'y a rien dans le présent qui annonce une justice meilleure. Bien au contraire c'est dans le passé que luit la justice et l'espoir; et c'est là tout ce qui reste, en nos pensées positives, de la fiction de l'âge d'or, elle-même si naturelle. J'explique ainsi, autant qu'il m'est possible, comment le progrès n'entre point parmi les choses auxquelles je crois, et pourquoi la légende est à mes yeux plus vraie que l'histoire. Il se trouve donc que j'accomplis, en moi-même et au coin de mon feu, tout le mouvement des religions, qui du plus loin des âges tirent toutes leurs raisons de croire. Mais ce retour au commun giron n'est pas aisé à concilier avec l'incrédulité totale qui est ma réserve, plus précieuse que l'or.

J'essaie de concevoir l'homme nouveau; l'homme, c'est-à-dire qui comprend tout l'homme, et qui espère sans être dupe. Les esprits qui se disent libres ne vont guère par là. Qu'ont-ils fait, sinon jeter le soupçon de falsification et de mensonge sur les hommes et sur les écrits qui ressemblent le mieux à ce qu'ils aiment? Ce malaise est partout dans les consciences socialistes, communistes, anarchistes ou comme on voudra dire. Ce n'est pas que je sois tant catholique, ni même tant chrétien; mais je prétends com-

mémorer à la manière que je disais l'événement le plus éclatant de toute l'histoire. C'est pourquoi je le prends en ami, et j'ose même dire pieusement; j'y recherche tout ce que je puis d'humain; il n'y a que trop de scories, je les jette. Quand je dis que je les jette, sachez que ce geste est toujours prudent; je ne désespère point de sauver presque tout et même tout; car le pire des papes est encore mon frère homme. Pourquoi j'ai sauvé, dans l'histoire évangélique du figuier, le célèbre : « Ce n'était pas la saison des figes »? Rien n'exprime mieux la foi en l'homme; car, tout débris d'homme, et quand ce ne serait qu'un conte de ma mère l'Oie, me paraît mériter au moins attention. Cette piété est le seul guide possible à travers jouilles et ruines. Et bref je nous vois assez mal partis, toujours à remuer les temps passés comme des temps barbares, et les vieux livres comme des recueils de l'absurdité. Hélas! que ne pourrait-on pas dire du temps présent, si on le prenait mal? Aussi l'on veut refaire l'homme; cette volonté est noble. Je lui apporte en renfort, avec toutes les raisons que je rappelle ici, une idée de Comte qui est que les changements humains désirables sont en réalité fort petits.

Voilà en somme où m'avait conduit l'examen des dogmes par la raison. Mais il restait devant moi un problème de métier, en quelque sorte. Car je remarquais que l'imagination frappait plus fort et plus juste que la sagesse. Et là-dessus je suivais Hegel, et ses puissantes spéculations sur l'art et la religion. J'étais saisi de cette grande idée que la religion n'est autre chose que la réflexion sur l'art, idée qui est dans le sommaire de Hegel, et qui se perd quelquefois dans ses développements. C'était assez clair. Le temple et la statue étaient de grandes écritures, et à proprement parler des Sphinx que les

hommes ne cessaient d'interroger; et la théologie suivait comme elle pouvait. Cette idée est elle-même mythologique; et c'est une manière de dire que le récit épique porte l'idée. Et toutefois je ne voyais pas comment l'imagination, cette folle, pouvait être ainsi réglée selon la raison. J'approchais de le comprendre quand je niais que l'imagination pût travailler à l'intérieur de nous et faire un autre monde. J'étais assez près des dieux, et surtout des petits, lorsque serrant de près la peur, qui est quelque chose, et l'hallucination, qui n'est rien, je ne trouvais qu'absence de visions et de fantômes dans ce monde sans défaut. Cette peur sans objet créait l'invisible, par un néant de l'imagination. Mais c'était trop peu. Il fallait prendre sur le fait l'imagination vraie, et encore dans ses démarches les plus naturelles; car l'art est souvent subtil et théologien au moins dans ce qu'il raconte.

LES CONTES

Deux fois, à quelques années d'intervalle, l'Université mit au programme des filles le sujet des Contes, qui d'apparence est très beau, mais qui se ferme comme un mur. Quand on a admiré la folle imagination, non encore réglée par l'expérience, on a tout dit. Pourquoi l'enfant croit-il à ces récits impossibles, alors qu'il ne cesse de s'instruire diligemment et positivement sur les objets qui sont à sa portée? Mais croit-il? Et moi-même, qui me remettais à cette occasion à relire Perrault, Grimm et Les Mille et une Nuits, quel intérêt pouvais-je y prendre? Rarement sujet m'a donné autant de peine. J'entends bien que l'esclave ou le faible essaie d'oublier ce monde et de s'enchanter lui-même par des miracles. Cette facile supposition, par laquelle on veut expliquer aussi la poésie, m'a toujours paru ennuyeuse, sans prise, sans style. Où manque le monde, tout manque. La poésie, telle qu'elle est partout, approche plus de la vérité qu'aucune prose. Et la fable, cette poésie de l'esclave, m'a toujours paru enivrée d'amère expérience, et nettoyée de toute illusion. Les contes me paraissaient de même force, mais sans que j'en pusse deviner le sens.

Je fus d'abord tiré d'ennui par une idée de Comte, qui

est que le merveilleux n'a jamais altéré d'aucune manière le monde des affections. Les dieux de l'Illiade et de l'Odyssée ne seraient donc pas maîtres des cœurs. Et en effet le regret d'Ulysse qui, en pensant seulement à la fumée de sa maison, désirait mourir, ce regret ne lui vient point des dieux, et la fidélité de Pénélope ne lui vient point non plus des dieux. Non plus la colère d'Achille, et l'on jugerait bien plutôt que les dieux n'y peuvent rien. Toutefois la poésie est si souvent mêlée d'inventions, et si loin des premières sources, que l'idée de Comte est vacillante. On pense à l'amour de Didon, effet d'une sorte de philtre, et encore mieux aux amours de Tristan et d'Yseult, qui commencent par un miracle extérieur. Aussi je n'aime pas beaucoup cette poésie seconde. La mythologie alors déchire le réel; et rien n'est plus froid que les scènes du ciel dans Les Martyrs. Je me fais une tout autre idée de la poésie, qui me paraît le chant de l'homme et du monde le plus près du réel, j'entends de la perception réelle du poète, en sorte que je me figure toujours que la plus subtile métaphore est une chose présente au poète, et dessinée par lui merveilleusement. Mais il faut que je laisse en cet état cette analyse fort difficile. Je reviens aux Contes, où je retrouvais les trésors du sentiment toujours soustraits aux maléfices. Et, considérée par ce côté, la distinction enfantine entre les bons et les méchants me semblait exprimer quelque chose de vrai, qui est que les événements ne changent guère l'homme. Et cela est exprimé presque violemment par l'oiseau bleu et le taureau blanc, l'un et l'autre fidèles sous l'enveloppe animale. Partant de là je découvrais encore autre chose, c'est que l'homme est le grand obstacle à l'homme. L'homme s'arrange des obstacles, des distances, et des travaux. Il n'y faut que patience. Mais l'homme ne peut

s'arranger de l'homme, et la guerre le fait bien voir. En sorte que le tapis magique exprimait fort bien que les voyages sont vite faits dès que l'homme ne barre pas l'homme. Et au rebours, tous les enchanteurs et sorcières exprimaient la puissance des décrets arbitraires; car il est vrai que la terre est toute occupée de murs et de barrières, contre quoi le courage ne peut rien. On ne peut qu'être fidèle. Ce monde des contes se tient assez bien. Voilà ce que je trouvai pour commencer.

A mon second essai je finis par voir ce qui était devant moi, à savoir que la première existence de l'enfant le rend dépendant des enchanteurs et des sorcières, qui à la fois peuvent tout et empêchent tout. L'enfant forme ses premières idées d'après cette expérience toute positive. Ainsi je donnais plus de corps à cette autre idée de Comte, que nos premières conceptions sont toute théologiques. Mais, en suivant de plus près l'existence enfantine, je m'expliquais encore mieux les éclipses des Contes, par l'enfant porté, tourné ici et là, victime des portes et des fenêtres, et obtenant tout par prière. Il est vrai qu'en ce monde d'autrefois, qui est d'autrefois pour tous, on ne travaille point; et c'est ce que signifie l'âge d'or. Mais aussi tout n'y est pas d'or; il faut attendre, il faut plaire, il faut obéir à des volontés incompréhensibles. C'est ainsi que l'imagination, qui semble se jouer dans les contes, ne fait que dessiner très exactement nos plus anciennes expériences. Sans compter que nous avons tous à ménager des êtres qui vieillissent, qui ne comprennent guère les jeunes, et s'obstinent à les contrarier. Toute la théologie se trouve donc dressée devant nous et vraie; car on aime les dieux, et pourtant on les voudrait souvent autres. Il n'en est pas moins vrai qu'à mesure qu'on apprend et qu'on entreprend, on s'affranchit des dieux. D'où l'idée

naturelle qu'autrefois il y eut des dieux, et que maintenant les dieux s'en vont. Ce fut toujours ainsi. La plus moderne des religions ne compte que sur les miracles anciens. La place était donc faite pour les dieux, une place à forme humaine. Je comprenais de nouveau, et encore mieux, ce que c'est que commémorer, et que les augustes morts continuent à régner sur les choses comme ils faisaient de leur vivant.

Toutefois je ne tenais pas encore tous les étages de la religion. Les dieux sont craints autant qu'aimés. Seulement l'analyse de la peur est bien plus aisée à conduire que celle de l'amour. Et l'on sait que dans la peur ce qui est premier ce n'est pas la connaissance de ce qui fait peur, mais bien plutôt un tremblement et un tumulte dans notre corps; et même cette peur nous fait peur. D'où j'expliquais sans peine les dieux sans forme et invisibles, qui hantent les monts et les bois. L'imagination croit voir et ne voit rien. Ou bien le dieu est très réel; c'est un chevreuil qui défile. Qui n'a pas erré dans les bois et seul pendant des heures ne connaît pas bien les surprises d'imagination. Vers mes vingt ans, et ayant laissé la chasse, j'allais souvent avec mon ami le chasseur passer un mois dans une ferme abandonnée, aux environs des sources de l'Eure. Ce pays est tout en bois et en étangs; on n'y rencontre presque point d'hommes. L'effet de la marche est tel, par le déplacement apparent des troncs, qu'on ne voit jamais ce qu'on vient de voir et qu'ainsi l'espace se peuple d'êtres qui ne font que se cacher. Les enfants ne peuvent supporter cette solitude. L'adolescent s'y accoutume, et l'homme n'y éprouve point la vraie peur. Il se dit plutôt qu'il aurait bien peur, s'il voulait. Ce mouvement continu de croire à décroire est propre à la religion agreste, où, en effet, on ne voit point de

dieux tant redoutables. Et la confusion si naturelle, dans l'éclipse continuelle des bois, entre le vagabond et l'animal, n'a créé en somme que des monstres familiers dont l'ægipan est le type. On comprend que ce qu'il y a de mystère dans l'animal ne soit guère remarqué dans celui qu'on chasse ou dont on se défend, mais plutôt dans l'immobile animal domestique, si près, si loin. Ces remarques me montraient qu'on pouvait traiter des dieux physiologiquement.

RELIGIONS

Il n'y avait plus qu'à trouver l'ordre; et l'âge m'imposait de commencer par les contes, qui sont comme la religion de l'enfance. Ce qui n'était pourtant pas sans inconvénient, attendu que l'anthropomorphisme, si naturel aux Contes, est bien moins assuré dans la religion agreste où c'est toujours l'animal qui est adoré, même sous la forme humaine. Et pourquoi? C'est que la fécondité occupe toutes les pensées de l'agriculteur et de l'éleveur de bêtes. Il devrait pourtant s'y mêler un culte des ancêtres, plus assuré ici par la puissance de la tradition; car en ces apprentissages où les causes sont tout à fait cachées, et les périodes longues, c'est le plus âgé qui sait le plus. Mais d'un autre côté, comme Hegel l'a marqué, la religion familiale, sans le contrepoids de la justice urbaine, doit participer à la violence des saisons et à la brutalité de l'amour. D'où les tragédies domestiques et les vengeances sans pardon. Le sorcier et l'oracle règnent ici. Hegel a bien nommé dieux de boue et de sang les plus anciens dieux. L'ordre de guerre et de conquête, propre à la ville, représente la justice si on le compare à la sauvagerie agreste. Toutefois à mesure que je lisais et comprenais Hegel, qui est ici ample et sans grave faute, et en vérité

indiscutable, c'est que cette histoire de la civilisation est elle-même mythologique. Car la violence paysanne fut toujours la même et est encore la même; et il y eut toujours une ville au milieu des campagnes, un arpenteur et un juge pour les bornages, et un saint homme pour mépriser le droit et l'arpentage. Les progrès seraient plutôt à mes yeux des oscillations suivies de retours, comme on voit qu'au lieu de Babylone il n'y a que bergers pillards, et au lieu de Carthage aussi. Et toutefois chez ces pillards la loi d'hospitalité est au-dessus de la colère, comme on voit dans Homère. Et, ce qui importe le plus, la civilisation réglée par la ville n'a pas beaucoup affaibli les passions agrestes, dont l'ivresse d'amour à tous ses degrés et dans tous ses égarements est la plus remarquable, et encore maintenant source de crimes. En sorte que le progrès, quand on en saisirait la courbe en se bornant à deux ou trois mille ans, tromperait encore sur la nature humaine, de façon que la cruauté démesurée des révolutions ferait l'effet d'un rêve atroce et absurde. Je jugeais donc qu'une philosophie de l'histoire n'était point assez physiologique pour mon goût, et au reste que ce sujet est rebattu, et se termine souvent à ajourner nos efforts, puisqu'on entend quelquefois que la paix humaine demande peut-être encore mille ans de patience ou plus. C'est pourquoi, pour redire la chose encore une fois, je choisisais de considérer les diverses religions non comme des étapes de l'homme, mais comme des étages de l'homme. Et au lieu que les histoires s'étendent en discussions, au contraire je voulais faire court et frappant, car c'était un portrait de l'homme que je voulais faire, et, par exemple, au lieu de dire que la guerre finira par un progrès des mœurs, faire sentir au contraire qu'elle sera toujours menaçante comme elle est et comme elle fut, et que toute morale et toute justice est

pour l'heure même, ou bien qu'on se moque. Peut-être n'ai-je pas assez expliqué ce dessein d'émouvoir en frappant aux divers étages, sans permettre que le lecteur cesse un moment de se souvenir de tout son être.

Mais je visais encore une autre fin. Car je voyais que toutes les avenues du savoir, et même du plus haut savoir, étaient occupées par cette idée que nos prédécesseurs, sans excepter les plus prochains, furent plus sots que nous, ce qui d'abord emportait de bons esprits à ne recevoir pour vraies que des idées nouvelles, et à chercher des fautes dans les anciens. Cet esprit, qui est proprement moderne, puisqu'il se croit tel, est en toute matière profondément opposé à la culture, qui est une sorte de culte de l'oracle humain. Et cette folle superstition d'une histoire qu'on n'écrit que pour la mépriser se montrait surtout dans l'histoire même des religions, toujours prévenue contre les anciennes croyances, et toujours irritée de trouver de sauvages et naïfs animaux à la place d'hommes. C'est vouloir expliquer les massacres, les bûchers, toutes les horreurs des guerres de religion, par le culte de l'homme crucifié, de la Vierge et des Saints qui va droit, et très évidemment, contre ces délires de la force. Et comme il y a autour de nous et très près de nous les mêmes fureurs et les mêmes tortures, aussi y a-t-il autour de nous la même foi et sous la même forme, armée, si l'on peut dire, des mêmes prières. Or les amis de la raison, en s'irritant d'une même fureur contre la foi toute pure et contre les bûchers, se condamnent à une vaine dialectique dont je n'aperçois pas la fin, et s'aveuglent eux-mêmes jusqu'à essayer de prouver que Jésus n'a point enseigné, vers telle année, l'égalité des âmes devant le jugement dernier, alors que cette idée est l'âme même de leur propre politique. Heureux encore s'ils ne vont pas à

soutenir que cette idée est chimérique, et que c'est par l'égoïsme mieux éclairé et plus prudent que viendra une meilleure justice! C'est alors que je m'indigne de cette profonde injustice à l'égard de l'homme; c'est alors que je sens (peut-être aussi en moi-même) cette contradiction entre les pensées et les sentiments qui explique cette immobile révolte, dont nous n'arrivons pas à sortir. Que d'alliés nous perdons en toutes ces bonnes femmes qui vont chercher paix à l'église, et s'y accuser précisément de la même injustice que nous voulons finir! Les politiques n'ont pas même à jouer de cette confusion; c'est nous, c'est nous-mêmes qui jouons contre nous.

Vais-je alors conseiller de suivre ces bonnes femmes, de dire des chapelets, de faire dire des messes, et choses de ce genre? Non point. J'y ai résisté toujours, et sans aucun doute intérieur, justement parce que j'apercevais le vrai de ces doctrines, et même de ces cérémonies. Que des hommes s'y fient, soit par faiblesse, soit par sentiment, soit plutôt par une défiance de notre propre sagesse, si évidemment injuste, je ne vois pas que notre fragile civilisation en puisse rien craindre, pourvu que le vrai des religions soit seulement entrevu de ceux qui y croient. Car croire littéralement au paradis, à l'enfer et à la rédemption, cela n'est dangereux que si l'on juge absurde et hors de la portée de l'homme cette religion déliante. Car tout y étant miracle, et tout incompréhensible, il n'y a plus de discernement entre l'ivresse des saints tout dépouillés et l'ivresse politique qui va à dépouiller. Sans compter, même à l'égard des autres ivresses, un commerce d'incertitudes fondé sur un amour mal nettoyé. Qui n'a pas connu de fanatiques, je dis connu et compris, ne connaît pas les plus généreux de ses frères. Et voilà pourquoi la réfutation des mystères par l'histoire des dogmes

et la critique des documents me paraît un effort très mal dirigé. Au fait, scolastique contre scolastique, c'est toujours scolastique. Et celui qui nous veut frères parce que Jésus l'a ainsi ordonné ne me paraît pas plus aveugle que celui qui prouve qu'il n'est pas vrai que nous soyons frères, attendu qu'il n'est pas même prouvé que Jésus ait existé. Il faut finir cette ardeur d'argumenter, qui ne dure peut-être que par l'ample carrière qu'elle offre aux bavards. Pour moi je tiens, comme l'Ane de Hugo, que des milliers de volumes sont temps perdu et effort perdu. Et certainement Hugo a raison en son immense effort de réconcilier tout à tout. Si ce n'est peut-être qu'emporté par l'ivresse de nature, rythme, marche, ou danse, ou chant, le poète restitue l'unité des dieux en un panthéisme fraternel, ce qui est diviniser le désir et tout embrasser. La prose a plus de prudence, même dans Hugo.

On voit où j'allais. Mais l'exécution n'était pas facile. Il fallait se faire sourd à tant de considérations d'apparence raisonnable. Je commençai par rédiger au jour le jour, suivant le plan que j'ai dit, cette philosophie de la religion pour la Revue des instituteurs syndiqués. Je suppose qu'ils ont lu ces pages dans une extrême défiance, ce qui n'est point lire. Au reste ce que j'ai écrit de pédagogie, qui n'est guère, est en désaccord avec la pédagogie qui est dite moderne, et qui me paraît à peu près folle. Ceux qui m'ont lu attentivement comprennent bien pourquoi je veux que l'enfant récite d'abord la plus sévère poésie, et la moins enfantine; et pourquoi j'estime cette haute politesse du récitant bien au-dessus d'une science amusante qui ne peut qu'avilir l'esprit. Mais quoi? Vais-je flatter mes plus précieux amis? Non. Simplement je suis avec eux; et cela du moins ils le savent bien.

En ces années-là (environ l'année 30), les cours de

Sévigné étaient devenus publics. J'essayai encore une fois de dresser ce grand sujet des Dieux devant un auditoire serré, sérieux et fidèle, à quelques exceptions près, car la mode s'en mêlait. Des nécessités mirent fin à ce genre d'enseignement, qui du reste ne peut jamais avoir grand effet. Et aussitôt que je vis un temps libre devant moi, j'écrivis d'un trait, en matinées de deux heures au plus, Les Dieux tels qu'ils ont paru. Si obscurs qu'ils soient en leur transparence, je n'y voudrais rien changer; car mon objet n'était pas d'ajouter une doctrine à tant d'autres, mais de m'opposer au contraire à toutes, et d'escarper mes bordures. Qu'on me pardonne, alors, cet autre livre, qu'ici je termine, et qui n'est à bien prendre qu'une longue préface aux Dieux, pleine de précaution et d'amitié.

Le Pouldu, juillet-septembre 1935.

FIN

Imprimé en France

TABLE ALPHABÉTIQUE

- ABSOLU, p. 244.
 ABSTRAIT, p. 263.
 ACCIDENT, p. 270.
 ACTION, p. 161.
 ADMIRATION, p. 282.
 AFFECTIF (sexe), p. 224.
 ALAIN, p. 80.
 ALCESTE, p. 269.
 ALCOOL, p. 9.
 AMATEUR, p. 245.
 AMAZONES, p. 222.
 AMBITION, p. 275.
 AME, p. 63, 108, 254, 261, 270.
 AMOUR, p. 224, 269, 279.
 AMUSER, p. 229.
 ANALYTIQUE, p. 229.
 ANIMAL, p. 276.
 ANTHROPOMORPHISME, p. 295.
 A PRIORI, p. 129.
 ARC-EN-CIEL, p. 261.
 ARCHITECTURE, p. 191.
 ARGUMENT, p. 175.
 ARISTOTE, p. 41, 50, 74, 124, 208, 247.
 ARITHMÉTIQUE, p. 127.
 ARMÉE, p. 105, 181, 184.
 ARPEUTEUR, p. 294.
 ART, p. 17.
 ARTISAN, p. 191.
 ARTISTE, p. 191, 196.
 ASTRONOMIE, p. 20, 88.
 ATELIER, p. 229.
 ATOME, p. 156, 167, 260.
 AUTEURS, p. 23, 28, 37, 198, 202, 215, 216, 228, 246.
 AUTORITÉ, p. 51, 68, 180.
 AVARICE, p. 271.
 AVEUGLE, p. 259.
 BADINAGES, p. 114.
 BALZAC, p. 22, 207, 208, 228.
 BEAU, p. 206.
 BEAUTÉ, p. 111, 195, 212, 248.
 BEAUX-ARTS, p. 111, 152, 188, 227.
 BERGSONIENS, p. 91.
 BÊTISE, p. 8, 54, 122, 278.
 BIBLE, p. 92.
 BIEN, p. 121, 163, 266.
 BIRAN (Maine de), p. 259.
 BOIS, p. 291.
 BRAVER, p. 279.
 CAFARDS, p. 97.
 CALCUL, p. 120.
 CAMARADES, p. 16.
 CAMPAGNE, p. 82.
 CAPITAINE, p. 188, 196.

- CASTES, p. 280.
 CATÉGORIES, p. 238.
 CAVERNE, p. 115, 224.
 CÉLIMÈNE, p. 269.
 CÉRÉMONIES, p. 296.
 CHAOS, p. 190.
 CHAPELET, p. 11.
 CHARMES, p. 216.
 CHARTREUSE, p. 189.
 CHATEAUBRIAND, p. 103.
 CHEFS, p. 172, 179, 183, 186.
 CHEVAL, p. 19.
 CHEVALIER, p. 84.
 CHIEN, p. 267.
 CHRISTIANISME, p. 105.
 CIEL, p. 110, 123.
 CITATIONS, p. 211.
 CLARTÉ, p. 248.
 CŒUR, p. 205.
 COMBAT, p. 234.
 COMBATTANT, p. 202.
 COMMANDANT, p. 254.
 COMMANDEMENT, p. 172.
 COMMÉMORATION, p. 282.
 COMTE (Auguste), p. 78, 139,
 203, 209, 220, 224, 248, 263,
 281, 284, 288.
 CONFESSEUR, p. 114.
 CONFESIONS, p. 189.
 CONFIANCE, p. 16.
 CONJECTURE, p. 120.
 CONNAISSANCE, p. 77.
 CONSCIENCE, p. 77, 123, 130,
 137, 210, 266.
 CONTES, p. 211, 288.
 CONTINENT, p. 83.
 CONTINUITÉ, p. 130.
 CONTRAIRE, p. 35.
 CONTRAT, p. 66.
 CONTRAT SOCIAL, p. 63.
 CORNEILLE, p. 209.
 CORPORATION, p. 251.
 COUPE-VENT, p. 147.
 COURAGE, p. 154, 170, 172,
 183, 278.
 COURS, p. 225, 245.
 COUTUME, p. 229.
 CRITIQUE, p. 46, 47, 78.
 CRITON, p. 74.
 CROIRE, p. 255, 296.
 CUIRASSE, p. 82.
 CUISINIERS, p. 176.
 CULTE, p. 204, 217.
 CULTURE, p. 122, 211, 217,
 295.
 DANSE, p. 192, 194.
 DARWIN, p. 20, 85.
 DÉ, p. 219.
 DÉCOR, p. 195.
 DÉCOUVRIR, p. 86.
 DÉDUCTION, p. 130, 239.
 DÉFENSIVE, p. 179, 184.
 DÉFI, p. 234, 279.
 DENYS, p. 175, 275.
 DESCARTES, p. 94, 106, 117,
 155, 167, 224, 252, 258.
 DESCRIPTION, p. 111.
 DÉSESPOIR, p. 177.
 DESTIN, p. 160.
 DEVOIR, p. 135, 162, 164.
 DIALECTIQUE, p. 131, 243, 273,
 279.
 DIALOGUES, p. 75, 275.
 DICKENS, p. 271.
 DIDEROT, p. 163, 262.
 DIDON, p. 289.
 DIEU, p. 51, 63, 109, 137, 140,
 142, 156, 243, 247, 255, 256,
 271, 274.

- DIEUX, p. 76, 103, 178, 213,
 228, 280, 281, 283, 287, 291.
 DIEUX (Les), p. 44, 250, 298.
 DIGNITÉ, p. 136.
 DIGRESSION, p. 114.
 DISCIPLES, p. 150.
 DISCIPLINE, p. 52, 181.
 DISCUSSION, p. 85, 98, 109.
 DISCUTEURS, p. 85.
 DISPUTES, p. 44.
 DISSIDENCE, p. 169.
 DISTANCE, p. 151.
 DOCTEURS, p. 105.
 DOGMATISME, p. 27.
 DOULEUR, p. 268.
 DOUTE, p. 107, 117, 157, 168,
 255, 268.
 DRAME, p. 218.
 DREYFUS, p. 55.
 DROIT, p. 68, 241.
 DROITE, p. 167.
 DYNAMIQUE, p. 204, 244.
 ECOLE NORMALE, p. 246.
 ECOLE PRIMAIRE, p. 88.
 ECONOMIQUE, p. 107.
 ECRIRE, p. 198.
 EDITEUR, p. 199.
 EGALITÉ, p. 59, 133, 178, 181.
 EGLISE, p. 296.
 EGYPTIENS, p. 115.
 ELÉPHANTS DE PYRRHUS,
 p. 116.
 ELOGE, p. 47.
 EMILE (L'), p. 63.
 EMOTION, p. 12, 82, 106, 203,
 273.
 EMPEREUR, p. 284.
 EMPORTEMENT, p. 192.
 ENFANT, p. 290.
 ENFER, p. 284.
 ENSEIGNEMENT, p. 46, 72, 76,
 89, 113, 143, 202, 224, 247.
 ENSEVELIR, p. 282.
 ENTENDEMENT, p. 229, 259.
 ENTRETIENS (Les), p. 147, 261.
 ENUMÉRATION, p. 129.
 EPOPÉE, p. 206.
 EQUIPE, p. 178.
 EQUITÉ, p. 241.
 ER, p. 115.
 ESCLAVAGE, p. 267.
 ESCLAVE, p. 233, 256.
 ESPACE, p. 24, 90, 127, 151.
 ESPOIR, p. 285.
 ESPRIT, p. 128, 132, 133, 137,
 154, 236, 240, 243, 249, 256.
 ÉTHIQUE, p. 92, 114.
 EUCLIDE, p. 167.
 EUPALINOS, p. 200.
 EXCÈS, p. 196.
 EXISTENCE, p. 131, 260.
 EXPÉRIENCE, p. 28, 45, 87,
 115, 120, 126, 129, 148.
 EXPLIQUER, p. 86.
 EXPRESSION, p. 217, 223.
 EVIDENCE, p. 258, 262.
 FABLE, p. 288.
 FAMILLE, p. 229.
 FANATISME, p. 169, 296.
 FANTÔME, p. 13, 256, 287.
 FATALISME, p. 133.
 FATIGUE, p. 51.
 FAUNE, p. 214.
 FAUTE, p. 162.
 FEMME, p. 222, 224.
 FÊTES, p. 281.
 FÊTE-DIEU, p. 281.
 FÉTICHISME, p. 141.

- FIDÉLITÉ, p. 87, 136.
 FIGUIER, p. 286.
 FILLES, p. 225.
 FLEUVE, p. 82.
 FOI, p. 116, 154, 205, 248, 255, 270, 285.
 FORCE, p. 64.
 FORME, p. 127, 196, 218.
 FOU, p. 166, 256.
 FRATERNITÉ, p. 138.
 FRIVOLITÉ, p. 226.
- GÉNÉROSITÉ, p. 264, 276.
 GÉNIE, p. 223, 225.
 GÉOGRAPHIE, p. 81.
 GÉOLOGIE, p. 55.
 GÉOMÉTRIE, p. 10, 15, 27, 83, 119, 126, 129, 259.
 GESTES, p. 228.
 GLACIER, p. 110.
 GLOIRE, p. 209.
 GRACE, p. 277, 278.
 GRAMMAIRIENS, p. 37.
 GRANDEUR, p. 276.
 GUERRE, p. 91, 136, 170, 254, 276, 277, 290, 294.
 GYGÈS, p. 117.
- HALLUCINATION, p. 287.
 HALS, p. 253.
 HAMELIN, p. 138, 238.
 HARPAGON, p. 272.
 HASARD, p. 219.
 HEGEL, p. 35, 78, 105, 132, 190, 232, 238, 286, 293.
 HEINE, p. 232, 249.
 HENRI IV, p. 113, 221.
 HÉRÉDITÉ, p. 282.
 HÉROS, p. 266, 283.
 HERR, p. 40, 232.
- HISTOIRE, p. 41, 141, 227, 242.
 HISTOIRES, p. 211.
 HOMÈRE, p. 206, 213, 216, 283.
 HOMMES, p. 172, 177.
 HONNEUR, p. 136, 182, 266.
 HÔPITAL, p. 188.
 HORACE, p. 206, 214.
 HORIZON, p. 108.
 HUGO, p. 137, 207, 219, 297.
 HUMANITÉ, p. 78, 84, 140, 206, 209, 282.
 HUME, p. 126.
 HUMILIATION, p. 179.
 HYPOTHÈSES, p. 120, 263.
- IAGO, p. 218.
 IDÉALISME, p. 86, 111, 242.
 IDÉES, p. 27, 43, 46, 76, 86, 167, 230, 234, 239.
 IDÉES ET AGES, p. 230.
 IDOLES, p. 145.
 ILIADE, p. 213, 289.
 IMAGE, p. 151.
 IMAGINATION, p. 151, 193, 197, 213, 227, 229, 254, 281, 286.
 IMPÉRATIF, p. 135.
 IMPORTANT, p. 209.
 IMPROVISATION, p. 32, 100, 220.
 INCONSCIENT, p. 78, 265.
 INCRÉDULES, p. 104, 116.
 INCRÉDULITÉ, p. 12, 285.
 INERTIE, p. 109, 161, 260.
 INFAMIE, p. 278.
 INFANTERIE, p. 179.
 INFINI, p. 75, 127, 157.
 INJUSTICE, p. 179, 296.
 INSOMNIE, p. 197, 277.

- INSTITUTEURS, p. 44, 134, 297. 160, 163, 256, 258, 265, 269, 278.
 IRONIE, p. 154.
 IRRÉLIGION, p. 59.
 INVISIBLE, p. 287.
 IVRESSE, p. 104, 273, 279.
- JALOUSIE, p. 274.
 JANSÉNISTE, p. 114, 253.
 JEAN CHRISTOPHE, p. 207.
 JEANNIN, p. 283.
 JÉSUS, p. 295.
 JEU, p. 190, 192.
 JOURNAL, p. 160.
 JOURNALISTE, p. 79.
 JUGEMENT, p. 45, 160, 198, 222, 224, 241.
 JUPITER, p. 105, 234.
 JUSTICE, p. 254, 263, 285, 294.
- KANT, p. 75, 92, 93, 124, 132, 150, 162, 190, 248, 276.
- LACHELIER (Jules), p. 75.
 LACHETÉ, p. 267, 278.
 LAGNEAU (Jules), p. 24, 45, 79, 93, 115, 150, 155, 168, 247, 255, 256.
 LANGAGE, p. 15, 78, 198, 204, 215, 217, 218, 220.
 LEÇONS (Vingt), p. 220.
 LECTEURS, p. 101, 193.
 LECTURE, p. 41, 92, 122, 206, 212, 245.
 LÉGENDE, p. 261, 282.
 LEIBNIZ, p. 138.
 LÉNINE, p. 164, 251.
 LETELLIER (Léon), p. 26.
 LETTRES, p. 231.
 LEUWEN (Lucien), p. 189.
 LIBERTÉ, p. 13, 29, 99, 137,
- 160, 163, 256, 258, 265, 269, 278.
 LIN, p. 84.
 LITTÉRATURE, p. 33.
 LOCKE, p. 262.
 LOGIQUE, p. 93, 124, 235, 239, 249.
 LOGISTIQUE, p. 73.
 LOI, p. 67.
 LUCRÈCE, p. 110, 260.
 LUTRIN, p. 246.
 LUNE, p. 151.
 LYS, p. 189.
- MACHIAVÉLISME, p. 278.
 MACHINES, p. 107.
 MAGIE, p. 234.
 MAÎTRE, p. 233.
 MAJORITÉ, p. 67.
 MALLARMÉ, p. 219.
 MANUEL, p. 187.
 MANUSCRITS, p. 188.
 MARINE, p. 179, 182.
 MARS, p. 172.
 MARTYRS, p. 189.
 MARX, p. 83, 132, 242.
 MATÉRIALISME, p. 83, 132, 134, 227, 242, 262.
 MATHÉMATICIEN, p. 55, 85, 146.
 MATHÉMATIQUE, p. 71, 120, 259.
 MATIÈRE, p. 197, 260.
 MÉCANIQUE, p. 127.
 MÉCHANCETÉ, p. 185.
 MÉDITATION, p. 229.
 MÉMOIRE, p. 152, 210, 214.
 MÉMOIRES, p. 96.
 MÉMORIAL, p. 284.
 MENACE, p. 267.
 MENSONGE, p. 21.

MÉPRIS, p. 30, 182.
 MER, p. 228.
 MERVEILLEUX, p. 289.
 MESURE, p. 25.
 MÉTAPHORES, p. 100, 214, 289.
 MÉTAPHYSIQUE, p. 75, 141.
 MÉTÉOROLOGISTES, p. 201.
 MÉTHODE, p. 197.
 MÉTIER, p. 49, 194.
 MICHEL-ANGE, p. 283.
 MICHEL ARNAULD, p. 199.
 MICHELET, p. 92.
 MILITAIRE, p. 56, 64, 181, 185, 201, 229.
 MINEUR, p. 229.
 MISANTHROPIE, p. 223, 269, 276, 278.
 MODE, p. 87.
 MODÈLE, p. 194.
 MOI, p. 94, 256.
 MOLIÈRE, p. 209, 267.
 MONARCHISTE, p. 20.
 MONASTÈRE, p. 103, 262, 270.
 MONDE, p. 109, 131, 239, 260.
 MONDOR, p. 231.
 MONOTHÉISME, p. 141.
 MONTAGNE, p. 228.
 MONTAIGNE, p. 168, 209, 212.
 MONTESQUIEU, p. 61, 83.
 MONUMENTS, p. 189.
 MORALE, p. 63, 162, 165, 294.
 MORT, p. 242.
 MOTS, p. 205, 220.
 MOURIR, p. 183.
 MOUVEMENT, p. 74.
 MUSÉE, p. 189.
 MUSICIEN, p. 275.
 MUSIQUE, p. 17, 31, 194.
 MUTINERIE, p. 182, 201.
 MYSTIQUE, p. 134, 271.
 MYTHES, p. 114.
 MYTHOLOGIE, p. 230.
 NATURE, p. 108, 129, 157, 248, 249, 261.
 NAVIRE D'ARGENT, p. 230.
 NÉCESSITÉ, p. 156.
 NIER, p. 34.
 NOEL, p. 281.
 NOMBRE, p. 67, 75, 125, 157, 167.
 NOUMÈNE, p. 95.
 OBÉISSANCE, p. 64, 66.
 OBJECTIONS, p. 21, 246.
 OBJET, p. 153.
 OBSCURITÉ, p. 21, 79, 247, 248, 266.
 OBSERVATION, p. 148.
 OBUS, p. 53.
 OCÉAN, p. 82, 110, 160, 261.
 ODYSSEE, p. 214.
 OÉGAN, p. 292.
 ŒUVRE (L'), p. 99.
 OFFENSIVE, p. 179.
 OMBRES, p. 284.
 OPINION, p. 22, 54, 69, 90, 118, 144, 190, 203.
 OPPOSITION, p. 35, 197, 238.
 OPTIMISME, p. 155.
 ORACLES, p. 103, 279.
 ORDRE, p. 27, 120, 175, 238, 272.
 ORGANISATION, p. 273.
 ORGUEIL, p. 186.
 ORNEMENT, p. 100, 191.
 OTAGE (L'), p. 189, 283.
 OUBLI, p. 210.
 OUIË, p. 259.
 OUVRIERS, p. 88.

PAIX, p. 64, 180, 212, 281.
 PAPE, p. 286.
 PARESSE, p. 37.
 PARIS, p. 30.
 PARISIENS, p. 202.
 PARADIS, p. 233.
 PAROLE, p. 222.
 PARQUE (La jeune), p. 210, 215, 216, 219.
 PASCAL, p. 104, 159.
 PASSIONS, p. 103, 106, 203, 264, 268, 274.
 PATRIE, p. 105.
 PAYSAN, p. 214.
 PÉDAGOGIE, p. 297.
 PÉGUY, p. 254.
 PEINTURE, p. 51, 188, 195.
 PENSER, p. 166.
 PERCEPTION, p. 210.
 PERSONNE, p. 165.
 PERSUADER, p. 65, 275.
 PESANTEUR, p. 86.
 PEUPLE, p. 58, 66, 205, 240.
 PEUR, p. 11, 170, 268, 291.
 PHILÉAS, p. 103.
 PHILODOXES, p. 90.
 PHILTRE, p. 270.
 PHYSICIENS, p. 146, 161.
 PHYSIQUE, p. 88, 174, 261.
 PIÉTÉ, p. 282, 284, 286.
 PLAISIR, p. 268.
 PLATON, p. 29, 35, 49, 53, 54, 90, 94, 102, 113, 115, 124, 213, 224, 227, 241.
 POÈME, p. 219, 230, 280.
 POÉSIE, p. 195, 198, 204, 216, 223, 247, 249, 288, 289.
 POÈTES, p. 206, 213.
 POINCARÉ (Henri), p. 73.
 POISSON, p. 147.
 POLÉMIQUE, p. 192.
 POLICE, p. 251.
 POLICIERS, p. 183.
 POLITESSE, p. 23.
 POLITIQUE, p. 22, 38, 55, 86, 208, 251, 278.
 POLYTECHNICIEN, p. 53, 149, 173.
 POLYTHÉISME, p. 141.
 PORT-ROYAL, p. 104.
 POSITIF, p. 142.
 POUVOIRS, p. 65, 179, 202.
 PRAGMATISME, p. 115.
 PRÊTER, p. 272.
 PREUVE, p. 85, 115, 131, 168.
 PRIÈRE, p. 110, 204.
 PRIMITIFS, p. 196, 280.
 PRINCIPES, p. 129, 133.
 PRODIGE, p. 272.
 PROGRÈS, p. 244, 248, 250, 285, 294.
 PROPORTIONNELLE (La), p. 69.
 PROPOS, p. 96, 199, 230.
 PROSE, p. 212, 220, 280.
 PROTAGORAS, p. 116.
 PROUDHON, p. 139.
 PROUST, p. 207.
 PSYCHOLOGIE, p. 211, 223.
 PUBLIC, p. 200.
 PUBLICITÉ, p. 69.
 PUISSANCE, p. 64, 207.
 PURGATOIRE, p. 284.
 PYRRHON, p. 228.
 QUATRE, p. 125, 158.
 RACINE, p. 209.
 RADICALISME, p. 27, 62, 140, 174.
 RAISONNEMENT, p. 174.

- RATURES, p. 14.
 RÉFLEXION, p. 147, 211.
 REFUS, p. 255.
 RELATIVITÉ, p. 90.
 RELIGION, p. 11, 76, 102, 103, 141, 214, 230, 250, 274, 279, 282, 286.
 REMORDS, p. 283.
 RENAN, p. 39, 106, 192.
 RENOUVIER, p. 137.
 REPENTIR, p. 283.
 RÉPUBLIQUE (La), p. 66, 115.
 RESSUSCITER,, p. 282.
 RÊVE, p. 277.
 RÉVEIL, p. 77, 123.
 RÊVERIES, p. 9.
 RÉVOLTE, p. 57, 64, 68, 178, 276, 296.
 RÉVOLUTION, p. 133, 142, 169, 244.
 REVUE DE MÉTAPHYSIQUE, p. 71, 89, 99.
 RHÉTORIQUE, p. 205.
 RIME, p. 218.
 ROCHERS, p. 196.
 ROMAN, p. 208.
 ROUE, p. 89.
 ROUEN, p. 81.
 ROUSSEAU, p. 62, 163, 197.
 RUINE, p. 195.
 RYTHME, p. 218.
 SAGES, p. 134.
 SAINTS, p. 283.
 SAINTE-BEUVE, p. 39, 192.
 SANGLIER, p. 177.
 SATAN, p. 104, 162, 278.
 SAUVAGES, p. 104.
 SAUVETEURS, p. 181.
 SCEPTICISME, p. 25, 168, 255.
 SCHELLING, p. 249.
 SCHEMATISME, p. 230.
 SCHÈME, p. 130.
 SCIENCE, p. 90, 142.
 SCULPTURE, p. 196.
 SECONDAIRE, p. 247.
 SENTIMENT, p. 111, 265, 268.
 SÉRIES, p. 143, 194.
 SÉVIGNÉ, p. 113, 221, 298.
 SIGNES, p. 220.
 SOBRIÉTÉ, p. 272.
 SOCIALISME, p. 62, 107, 134, 254, 285.
 SOCIÉTÉ, p. 82.
 SOCIOLOGIE, p. 143, 144, 149, 204, 208.
 SOCIOLOGUES, p. 104, 277.
 SOCRATE, p. 50, 157, 169, 224, 240, 241.
 SOMMEIL, p. 159, 197.
 SORBONNE, p. 150, 203.
 SORCIÈRES, p. 290.
 SORTS, p. 220.
 SOUVENIRS, p. 7.
 SPECTRES, p. 282.
 SPHINX, p. 286.
 SPINOZA, p. 25, 28, 92.
 SPIRITUEL (Pouvoir), p. 144.
 SPONTANÉITÉ, p. 223.
 STALINE, p. 251.
 STATIQUE, p. 204, 244.
 STENDHAL, p. 207.
 STENDHALIENS, p. 207.
 STOÏCIENS, p. 41.
 STYLE, p. 61, 77, 98, 99, 169, 190, 193, 206.
 SUBCONSCIENT, p. 265.
 SUBJECTIF, p. 25.
 SUCCÈS, p. 101, 226.
 SUFFRAGE, p. 66.

- SUPPOSITION, p. 120.
 SURNATUREL, p. 214, 281.
 SYSTÈME, p. 36, 219.
 TAINÉ, p. 39, 91, 97, 193, 285.
 TECHNIQUE, p. 119, 122.
 TÉLÉPHONE, p. 173.
 TEMPS, p. 90, 127, 150.
 THÉÂTRE, p. 31, 208, 217.
 THÈMES, p. 102.
 THÉOLOGIE, p. 141, 162, 271.
 THÉORÈME, p. 131.
 TIBÈRE, p. 201.
 TIMIDITÉ, p. 209.
 TISSAGE, p. 229.
 TOLÉRANCE, p. 97.
 TOLSTOÏ, p. 207.
 TOUCHER, p. 259.
 TRAHISON, p. 136.
 TRAIT, p. 100.
 TRAPPE, p. 103.
 TRAVAIL, p. 198, 271.
 TREUIL, p. 47.
 TRISTAN, p. 289.
 TROTSKY, p. 251.
 TROUPIER, p. 177.
 TYRAN, p. 10, 102.
 ULYSSE, p. 84, 160, 214.
 UNITÉ, p. 130.
 UNIVERS, p. 213.
 UNIVERSITÉ POPULAIRE, p. 53, 81, 88.
 USINE, p. 229.
 USURIER, p. 273.
 VACANCES, p. 96.
 VALÉRY (Paul), p. 157, 159, 200, 215, 219.
 VALJEAN (Jean), p. 164.
 VANITÉ, p. 275.
 VAPEUR, p. 83.
 VASE, p. 191.
 VEILLER, p. 283.
 VÉNÉRATION, p. 150.
 VERDUN, p. 277.
 VÉRITÉS, p. 26, 258.
 VERS, p. 32, 217.
 VERTIGE, p. 152.
 VERTU, p. 135, 163, 208, 276.
 VILLE, p. 82.
 VIOLENCE, p. 186.
 VIRGILE, p. 214.
 VOCABULAIRE, p. 76.
 VOLEUR, p. 272.
 VOLONTÉ, p. 41, 42, 45, 260.
 VOLTAIRE, p. 169, 280.
 VOULOIR, p. 155, 158.
 VOYAGES, p. 189.
 VRAI, p. 121, 166, 274.
 VUE, p. 259.

TABLE DES MATIÈRES

ENFANCE	7
JEUNESSE.	19
LAGNEAU	24
L'ÉCOLE	33
LORIENT	49
POLITIQUE	58
ABSTRACTIONS	71
ROUEN.	81
PARIS	88
LES PROPOS	96
PLATON	113
KANT	124
COMTE	139
OBSCURITÉS	146
FOI	154
LIBERTÉ	160
LA GUERRE	170
ARMÉE	181
BEAUX-ARTS	187
RETOUR	201

LES POÈTES	213
AUDITOIRES	221
LES IDÉES ET LES AGES	227
HEGEL	232
HEGEL ET HAMELIN	238
ENCORE HEGEL	245
DESCARTES	252
MATÉRIALISME	258
GÉNÉROSITÉ	264
SENTIMENTS	269
REFUS DE MISANTHROPIE	276
VERS LES DIEUX	288
LES CONTES	288
RELIGIONS	293
TABLE ALPHABÉTIQUE	299

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX MAI
MIL NEUF CENT QUARANTE-QUATRE,
SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MODERNE,
177, ROUTE DE CHATILLON, A MONTROUGE.
(C. O. : 31.2348)

N° d'autorisation : 24.014

Dépôt légal : 2.7.1936

N° d'édition : 115. — N° d'impression : 54